

## Atelier 6 : Les à-côtés et les au-delà du développement

Cet atelier, délibérément distancié et décalé, nous propose de regarder le développement et l'après-développement avec des yeux très différents des nôtres, occidentaux « développés ». Objectif : rompre avec l'ethnocentrisme et l'occidentalo-centrisme dont nous sommes tous peu ou prou porteurs, même quand on est une ONG bien intentionnée... Qu'en ont-ils à faire de nos discours, mêmes critiques, ces relégués marginalisés, drogués et prostitués ? Quel curieux regard portent-ils sur nos appels universels anti-mondialisation, les adeptes des nouveaux mouvements religieux ? Comment nous jugent-ils, les prophètes africains ou les imams islamistes ? Ces réalités sont pourtant autrement plus importantes et porteuses de sens pour des populations nombreuses de la planète qui vivent à des années lumières de la Déclaration universelle des droits de l'homme et du citoyen...

- > **Michael Singleton** (anthropologue, université catholique de Louvain, Belgique) – **Introduction**
- > **Gilles Séraphin** (sociologue, France) – **La parole et la société**
- > **Anne-Marie Vuilleminot** (anthropologue, Belgique) – **Refaire les mondes... kazakhs**
- > **Pascale Jamouille** (travailleuse sociale, Belgique) – **Conduites à risque à Charleroi**
- > **Pierre-Joseph Laurent** (ethnologue et anthropologue à l'Université de Louvain) – **Effets du développement dans un village Mosi du Burkina Faso**

### > Introduction

Michael Singleton (anthropologue, université catholique de Louvain, Belgique)

Nous allons commencer notre atelier, qui a un drôle d'intitulé peut-être parce que ce sont de drôles de gens qui interviennent. Je vais brièvement expliquer, parce que j'en suis le responsable pour le contenu ou la visée, ce que nous voudrions dégager dans nos échanges.

Je crois qu'il y a un problème de fond, une perspective permanente, récurrente dans l'histoire de l'humanité, c'est la « permanentisation » des acquis. Il y a le match France-Angleterre aujourd'hui, on va remettre ça l'année suivante ; les Anglais vont gagner cette fois-ci, les Français peuvent gagner la fois suivante. Mais, à ce niveau-là, la victoire est toujours à refaire.

Je crois, au niveau de l'histoire humaine, que les gagnants aimeraient bien avoir gagné une fois pour toutes, que la victoire au moins marque une étape décisive, une étape de non-retour à des acquis antérieurs.

Je m'étais dit : nous espérons tous, nous cherchons à faire advenir ce monde au-delà de la mondialisation. On n'est pas « anti », on est plutôt pour ce monde qui s'annonce, chacun

ayant en tête en quoi cette utopie consisterait concrètement. Mais une fois que nous aurons gagné, que nous aurons actualisé les acquis du post-développement, est-ce qu'il y aura encore place, en marge peut-être, pour des MacDonaldis et des Monsanto ou est-ce que s'en sera fini à tout jamais avec ces péchés du présent ? C'est un des enjeux.

Un autre enjeu, qui est évidemment associé à celui-là, c'est qu'il y a un problème pour conceptualiser, pour actualiser le pluralisme. Le pluralisme positif, non pas une pluralité faite de mieux, mais vraiment dans le monde de demain. Jusqu'où peut-on aller dans l'activation permanente d'un certain pluralisme positif ? Comment est-ce qu'on doit se situer devant les diversités ou les différences, le fait que les choses s'agencent toujours de manière asymétrique, sans nécessairement le décoder en terme de dominant et de dominé ? Il y a des asymétries plus ou moins acceptables, mais néanmoins il y a quelque part des limites et donc nous sommes dans le problème de la tolérance. Jusqu'où est-ce que, dans ce monde meilleur auquel nous rêvons et que nous cherchons à réaliser, peuvent encore subsister des points de vue ou des pratiques qui, à la limite, contredisent nos acquis ?

La méthode que nous avons adoptée pour esquisser ces enjeux est une méthode classique. Nous n'allons pas réinventer

la lune. Il y aura quatre exposés d'une vingtaine de minutes. Ce sont quatre études de cas, parce qu'il me semble impératif d'épaissir empiriquement - dans mon jargon à moi - pour qu'on puisse savoir concrètement de quoi il s'agit.

Il est trop facile de faire une déclaration d'intention en disant, « nous allons être tolérant et pluraliste, tout le monde sera le bienvenu ». Il faut examiner en détail quelques cas pour se rendre compte jusqu'où l'on peut, jusqu'où l'on doit aller dans l'intégration de la diversité, dans le monde de demain.

Nous avons donc choisi quatre études de cas, par des gens qui ont cheminé sur ces terrains différents. Deux nous viennent de l'Afrique. L'Afrique contemporaine est travaillée par un foisonnement tous azimuts de nouveaux mouvements religieux. Que ce soit au sein de l'Islam ou au sein de l'héritage chrétien, il y a une émergence permanente de mouvements, qui nous paraissent, à première vue, totalement à côté de notre plaque post-développement. Nous qui sommes quand même pour le dialogue interculturel, pour l'écoute de l'autre, jusqu'où est-ce que nous pouvons écouter ce que disent tous ces mouvements ? C'est massivement que les forces vives en Afrique sont parties dans ces directions.

Une autre étude de cas nous vient de l'Asie Centrale. Suite à la déliquescence de l'URSS, ces pays sont sujets à de terribles tiraillements et doivent se repositionner face aux effets pervers de la mondialisation.

Un autre cas, beaucoup plus près de chez nous, concerne la marginalisation dans nos sociétés post-modernes, c'est un cas venant du « quart-monde », venant de la Wallonie profonde, de la Belgique francophone.

Ces études de cas sont fascinantes, mais nous ne sommes pas dans un colloque qui discute tel quel de ces mouvements messianico-millénaristes en Afrique. On peut demander aux intervenants des compléments d'information ou des précisions, mais il ne faudrait pas que la discussion s'enlise dans un débat sur les problèmes des nouveaux mouvements religieux en Afrique. Nous sommes là pour savoir comment on doit s'organiser entre nous, dans le monde de demain, par rapport à ces enjeux de diversité, de tolérance. De même, ces études de cas de l'Asie Centrale ou de la Belgique sont fascinantes, nous interpellent en elles-mêmes, mais nous ne sommes pas là pour discuter de la prostitution, de la délinquance ou des problèmes des drogues. Cela doit nous intéresser par rapport à ce qui est tolérable, insérable, à ce qui est intégrable dans le monde de demain pour lequel nous travaillons et pour lequel nous luttons.

## > La parole et la société

Gilles Séraphin (sociologue, France)

Je suis sociologue et je travaille sur l'Afrique, plus particulièrement sur Douala au Cameroun et aussi sur Nairobi au Kenya, ce sera le sujet de l'intervention. Je travaille aussi en

France sur tout le système de procuration juridique des majeurs : tutelles, curatelles.

Cette intervention je l'ai intitulée : « la parole et la société ». C'est en fait la diversité locale des implantations religieuses chrétiennes dans deux villes d'Afrique subsaharienne. Alors que la mondialisation est un sujet très médiatisé depuis quelque temps, le phénomène n'est pas récent en fait. Depuis l'arrivée des Européens, en Afrique subsaharienne par exemple, de multiples mouvements religieux chrétiens, tout d'abord catholiques ou protestants, se sont implantés sur le continent. Aujourd'hui cette christianisation de l'Afrique est de nouveau sous le feu des projecteurs, avec l'émergence de tout ce qu'on appelle les « nouveaux mouvements religieux » qui foisonnent et prospèrent un peu de toute part.

Pourtant, si nous nous fondons sur deux études de cas un peu plus minutieuses dans deux villes d'Afrique subsaharienne, Douala au Cameroun et Nairobi au Kenya, un paradoxe devient flagrant. Alors que ce sont les mêmes mouvements qui s'implantèrent (surtout le protestantisme missionnaire évangélique ou bien le catholicisme et ses divers mouvements religieux, par le biais des missionnaires notamment), le paysage religieux et le vécu des mêmes messages dans chaque mouvement dans les deux villes sont parfois assez différents.

Il faut voir que d'un côté le message est assez global, puisqu'il concerne toutes les sphères de l'existence, du vivre ensemble à l'espoir individuel dans l'au-delà. Le projet chrétien est vraiment mondial, puisque le même message est offert et que le but ultime est de construire un peu la communauté humaine des fils de Dieu. La source est géographiquement située, l'Occident, et la diffusion en apparence assez uniforme. Pourtant, sur ce projet global et mondial, chaque société vit ce message selon son propre mode. Donc la religion chrétienne, au-delà des divisions entre différentes affiliations, n'est pas identique dans tous les coins de cette vaste terre, on peut dire qu'elle est culturalisée, politisée, socialisée. Dans ce vaste monde mondialisé se construisent et se reconstruisent plusieurs petits mondes localisés.

Après avoir retracé le panorama religieux dans les deux villes, on va voir qu'il y a beaucoup de points communs, et il est intéressant de les souligner parce que cela montre pourquoi il y a autant d'adhésion, mais on va aussi observer les grandes différences et essayer de les expliquer. Les explications sont de plusieurs ordres. Cela va du rapport à la tradition jusqu'à la colonisation, mais aussi de la décolonisation, avec la période charnière de la conquête des indépendances, à la situation politique aujourd'hui. En conclusion nous tirerons quelques enseignements de cette comparaison.

L'idée principale est qu'il n'y a pas une seule et unique évolution pour l'ensemble de l'humanité, même si de l'extérieur un message très puissant semble s'imposer. Les sociétés intègrent ce message, l'interprètent, le traduisent, le reconstruisent et suivent leur propre voie. Le monde mondialisé

est composé d'une multitude de petits mondes, autant de constructions sociales en perpétuelle reconstruction, qui se chevauchent, se regardent, s'observent, s'influencent.

Faire un tableau religieux des deux villes n'est pas un exercice aisé parce que différentes religions arrivèrent avec la colonisation et beaucoup de nouveaux mouvements religieux apparaissent aujourd'hui.

A Douala, on peut dire que les catholiques représentent, entre 35 et 50% (les chiffres varient), les protestants historiques un peu près un tiers, les musulmans à peu près 5% et les divers nouveaux mouvements religieux environ 5%, sachant que ce chiffre est probablement fortement sous-estimé étant donné que beaucoup de gens disent « j'appartiens à telle religion, à tel mouvement protestant » alors que, par exemple, ils font partie d'une assemblée de Dieu, etc.

A Nairobi, selon le seul recensement qui paraisse crédible (mais il date de 1986), les catholiques représentent à peu près 30%, les anglicans 8%, les protestants plus historiques environ 36%. Il y a quand même 330 dénominations recensées en 1986 et les différents mouvements indigènes représentent à peu près un quart.

Il faut déjà noter une différence importante entre les deux villes, à Nairobi il y a l'église anglicane, à Douala elle est aussi présente, mais elle est très marginale et surtout il y a des églises chrétiennes indigènes à Nairobi alors qu'elles sont peu nombreuses encore à Douala.

Dans un premier temps, nous allons voir les points communs entre les deux villes. Lorsque nous étudions le phénomène religieux entre Douala et Nairobi, nous retrouvons beaucoup de similitudes et tout d'abord dans cette recherche de l'aide, de la sérénité, de la guérison. Cela nous permet aussi de comprendre pourquoi il y a tellement d'adhésions aux mouvements religieux, si bien que tout simplement les gens recherchent aussi une aide. Il y a déjà un réseau d'aide matériel et psychologique par le biais des mouvements religieux, cela représente une grande famille, c'est un terme qui revient très souvent, il y a un entourage, qui apporte une aide psychologique, une aide matérielle en cas de malheur ou quand on cherche un travail, etc. Il y a aussi un soutien psychologique assez fort.

Avec cette aide il y a aussi une sorte de protection divine, c'est quelque chose qui revient extrêmement souvent dans les discours. En fait avec Dieu l'individu se sent protégé, il s'affranchit de certaines angoisses, il retrouve une paix intérieure, je cite vraiment des expressions qui sont très souvent utilisées. Finalement à tout moment l'individu peut s'adresser à un confident qui est Dieu, qui le protège et qui l'écoute objectivement avec amour.

Il y a aussi la recherche de la guérison. Certains mouvements religieux, surtout les nouveaux, notamment pentecôtistes (le fidèle est en contact direct avec Dieu par le biais de la Pentecôte, l'esprit saint) offrent des cérémonies de guérison de maladies qui étaient jusque là incurables. Il y a

dans la plupart de ces mouvements des cérémonies de guérison au milieu de l'office.

Il faut voir que dans l'imaginaire doualais ou nairobi, une maladie n'est jamais due au hasard, c'est soit une maladie traditionnelle (plus dans l'imaginaire doualais), ou diabolique donc pour soigner ces maladies il faut affronter ces forces du mal avec Dieu et Dieu offre la guérison.

C'est cette fonction thérapeutique qui peut expliquer quand même beaucoup cette émergence du tout nouveau mouvement religieux, par exemple le renouveau charismatique est aussi un mouvement du réveil mais au sein du catholicisme. Ces réseaux charismatiques offrent une guérison également.

Le deuxième point commun, c'est la recherche d'un statut, le but ultime de l'existence de l'individu est de conquérir un statut. Le statut permet d'être reconnu comme un membre à part entière de la communauté, il confère une identité, une position, un rôle. Pour reprendre les propres termes de la population à Douala un individu veut avant tout être sans souci et surtout responsable, c'est-à-dire avoir la responsabilité d'une famille, pouvoir en assumer les charges voire, ce qui est vraiment très bien, être un grand, un grand en fait c'est avoir une position élevée sur l'échelle du prestige pour paraphraser Max Weber.

Donc au sein de la communauté religieuse, tout le monde est un égal parce qu'on est des fils de Dieu, il y a ce statut primordial qui est déjà de fait accordé et aussi tout le monde est responsable, la religion nous place comme responsable face à Dieu, de soi-même et de l'humanité entière. Aussi il y a beaucoup de jeunes dans des associations religieuses qui ont des fonctions, par exemple s'occuper de la bibliothèque et là aussi il y a une certaine responsabilité qui est donnée.

Nairobi, là je me fonde sur les recherches de Yvan Droz, qui est un ethnologue suisse, est surtout dominée par l'ethnie autochtone, les Kikouyou et tout homme recherche le statut de Mouramati, qui veut dire homme accompli. C'est ce statut aussi qui est le but ultime de l'existence. Les religions offrent déjà ce statut de responsable ou de Mouramati mais pour certains cela peut être le statut de grand ou de Primane parce que les leaders des grands mouvements charismatiques sont très vite médiatisés, comme tous les fondateurs des nouveaux mouvements religieux, je prends comme exemple le cas qui a été aussi observé dans beaucoup d'autres régions, et notamment par Pierre-Joseph Laurent, des jeunes diplômés de l'université qui n'ont pas de boulot en fait et qui, par le biais des mouvements religieux, deviennent des grands et sont reconnus.

Le troisième point concerne le parcours de la conversion, il faut bien voir qu'on n'adhère pas à un mouvement religieux et c'est fini. Il y a une sorte de butinage religieux, il y a les personnes qui s'adressent à un mouvement à un moment donné pour chercher une sorte de pureté spirituelle, une vérité, une guérison mais au bout d'un moment ils peuvent se retourner vers un autre mouvement religieux. Il y a vraiment

une sinuosité, il y a des essais, c'est une recherche individuelle; en fait, on voit vraiment que les individus procèdent par essais successifs, ils émettent des jugements, il y a un long tâtonnement et ils passent d'un mouvement à un autre.

Le quatrième point commun entre Douala et Nairobi c'est le discours politique des leaders religieux. En général les leaders prennent position sur des sujets moraux, sociaux, grosso modo quand il était question de défendre un idéal des droits de l'homme démocratique. En général ils ne prennent pas trop position, cela ne se transforme pas en force politique. En fait, ils prêchent la contestation légitime, par exemple dans le cadre des élections, mais ils condamnent toute action violente.

Il faut voir que dans ce cadre général il y a quand même trois grandes tendances qui émergent. Il y a déjà certains mouvements millénaristes et pentecôtistes qui veulent s'éloigner des affaires purement temporelles, par exemple à Douala les Témoins de Jéhovah ou les Adventistes du 7<sup>ème</sup> jour. Il y a aussi d'autres mouvements pentecôtistes, millénaristes ainsi que les églises africaines indépendantes à Nairobi qui semblent, quant à eux, fortement légitimer toute personne qui possède le pouvoir. En fait grosso modo, si il a cette place c'est que Dieu l'a voulu.

Donc en fait, soit il y a une non-participation, soit il y a une neutralité bienveillante, soit ils conseillent aux fidèles de s'investir dans la vie de la cité, de s'intégrer dans les arcanes du pouvoir mais il ne faut pas du tout se révolter, le salut ne peut être qu'un travail personnel sur soi.

La troisième grande tendance ce sont les religions historiques que ce soit le catholicisme ou le protestantisme, on voit qu'elles se démarquent progressivement, se positionnent de plus en plus sur le terrain politique et semblent vraiment devenir des sièges de contestation, comme au Kenya par exemple au moment des élections de 1992 où il y a vraiment eu de très grosses contestations; d'ailleurs cela peut s'avérer dangereux, il y a un évêque anglican qui est mort dans un accident de voiture très louche. Cette opposition peut devenir aussi très dangereuse au Cameroun, il y a quand même un théologien qui a été assassiné, il y a aussi des assassinats de sœurs, etc.

Voilà pour les points communs entre Douala et Nairobi. En revanche, il y a de fortes différences.

Il y a d'abord une différence très visible sur la place du fait religieux dans la vie de la cité. A Nairobi le religieux est très présent dans la cité. Il y a vraiment des prêcheurs partout, il y a une presse religieuse qui est présente partout dans les rues, il y a des prédicateurs, il y a des grandes affiches pour combattre le malin avec le chiffre de la bête, etc. En revanche à Douala le religieux est plus confiné dans l'espace du privé. Il y a quelque shows médiatisés par des prédicateurs américains mais il n'y a pas de manifestations religieuses dans la vie publique. L'espace public est quand même assez vierge de toute influence confessionnelle.

La seconde différence c'est que l'aide matérielle est beaucoup plus forte à Nairobi. Je parlais de l'aide matérielle tout à l'heure, à Douala il y a une aide matérielle mais c'est plus dans des associations à caractère ethnique. A Nairobi les associations religieuses sont beaucoup plus puissantes et aussi il y a une action beaucoup plus forte des différents mouvements et notamment de l'église catholique qui a énormément investi dans tout ce qui est sanitaire, social. Au Cameroun ils sont moins présents qu'au Kenya.

La troisième différence c'est le religieux qui sert de légitimité politique. A Nairobi on voit que la plupart des symboles étatiques sont vraiment imprégnés de références bibliques. Un exemple : il y a un timbre ou on voit le président Arap Moï qui brandit la bible. Les leaders se réfèrent constamment à la religion et notamment Arap Moï parce qu'il vient d'une ethnie minoritaire. Il appartient à une grande église africaine indépendante mais très largement influencée par le pentecôtisme, il se revendique de la communauté des "sauvés", être sauvé parmi les sauvés. Il recrée un peu autour de lui une communauté.

Ce n'est pas du tout la même chose au Cameroun, le religieux ne sert pas la légitimité politique, voire le délégitime un peu parce que le président Biha est souvent accusé de faire partie de la Rose-Croix et donc on combat toute cette influence.

Une autre différence, c'est le rapport à la tradition. La tradition c'est vraiment un terme qui est utilisé à Douala, c'est ce qui n'est pas la religion, c'est tout le rapport au monde invisible. Il faut voir qu'à Douala la religion est interprétée dans un cadre traditionnel et elle s'en accommode très bien, à Nairobi en revanche c'est la tradition qui est interprétée dans le cadre religieux. Pour expliquer cela, surtout à Nairobi dans la population Kikouyou la tradition est folklorisée, on en prend quelques aspects vraiment déconceptualisés pour les brandir comme des étendards, pour réaffirmer une identité technique mais elle est soit folklorisée soit diabolisée. Le discours diabolique est sans cesse récurrent. Il est repris, c'est vraiment le cadre interprétatif de tout ce qui touche, de près ou de loin, à des aspects traditionnels. Je prends un exemple, celui de la mort. A Nairobi la conception et la gestion de la mort c'est vraiment dans un cadre chrétien, surtout parmi les Kikouyou donc la majorité, il y a séparation du corps et de l'âme et on fait des cérémonies chrétiennes lorsque la mort survient.

A Douala en revanche, la situation est vraiment différente, les religions chrétiennes sont en grande partie interprétées dans un cadre traditionnel, dans un imaginaire traditionnel. En fait lorsque la personne commence à s'intégrer dans une communauté religieuse, Dieu n'est pas considéré comme la seule et unique puissance qui influence dans le monde invisible l'existence, Dieu c'est une puissance plus forte parmi l'ensemble des forces invisibles. Dieu peut se battre dans le monde invisible et guérir les personnes qui s'adressent à lui. Le croyant passe un pacte avec Dieu, grosso modo il croit, il fait

les différentes cérémonies, les cultes... mais Dieu doit le protéger, il y a vraiment cette notion de pacte qui revient. Il faut voir que le monde invisible ce n'est pas automatiquement des puissances maléfiques, à Douala, le monde invisible peut aussi nous protéger si on sait bien manier les puissances.

C'est cette recherche de protection qui explique la grande émergence de beaucoup de nouveaux mouvements religieux. Je reprends l'exemple de la mort, à Douala, chez les ethnies majoritaires les Bamilékés, lorsque quelqu'un décède il y a des cérémonies traditionnelles automatiquement, notamment il peut y avoir l'interrogation du cadavre si jamais la mort est suspecte et il y a toutes les cérémonies après, aux funérailles, séparation du crâne du corps, les crânes vont aller dans la case aux crânes dans des chars. Il va y avoir des cultes par rapport aux crânes. Il peut y avoir aussi des cérémonies chrétiennes, finalement c'est en plus.

La dernière différence c'est la notion de bien et de mal. Je reviendrai tout à l'heure là-dessus, ce sera la conclusion. A Nairobi, comme dans beaucoup d'autres régions africaines, cette opposition morale bien versus mal s'est vraiment immiscée dans l'imaginaire et c'est un peu la nouvelle opposition morale par laquelle on juge tout événement, y compris les événements politiques, dans cette dualité il y a aussi dieu, diable, malin, Satan, etc. c'est vraiment une opposition chrétienne.

A Douala cette opposition, elle existe aussi notamment par le biais des religions, mais ce n'est pas une véritable référence, elle est très peu citée dans les interviews, en fait la référence morale qui est encore très présente, c'est ordre / désordre, c'est plus une opposition morale, que j'appelle traditionnelle, qui est encore dominante. Il faut voir que l'opposition bien / mal émerge aussi, notamment par le biais des nouveaux mouvements religieux parce que c'est le discours martelé.

Ce qui peut expliquer ces différences entre les deux villes c'est déjà l'histoire coloniale. il faut voir qu'il y a eu une colonisation différente au Kenya ce sont les Anglais, à Douala les Français, il y a le Cameroun anglophone, il y a quelques anglophones à Douala mais c'est quand même une ville francophone avec une population francophone. Il y a quand même des différences fondamentales entre les deux traditions anglo-saxonne et française, en conséquence la vie de la cité est moralisée et légitimée par des principes religieux à Nairobi alors qu'à Douala il y a eu par le biais de la colonisation plus de séparation des sphères du privé et du religieux et aussi la laïcité.

La seconde explication c'est le combat de l'indépendance. A Douala, le religieux a une importance dans le combat de l'indépendance, notamment l'église catholique et les différents mouvements protestants historiques ont été accusés d'avoir soutenu le régime des Français d'abord, le régime d'Haïjo ensuite, les rebellions UPC, les rebellions dites marxistes. A coté de cette guerre moderne avec des armes, il y a aussi un imaginaire traditionnel qui a été appelé à la rescousse, par

exemple le leader Rumben, on disait qu'il avait été protégé, qu'il avait une grande puissance dans l'invisible.

En revanche à Nairobi pour toute la population Kikouyou, la tradition a été combattue par les Anglais, notamment dans des camps de concentration pendant les guerres, les rebellions Mao Mao. Il y a eu des camps de « concentration », je mets le terme concentration entre guillemets, sur les grands axes, où toutes les populations étaient regroupées, on a appelé à la rescousse des anthropologues, des ethnologues connus pour combattre ces références traditionnelles. Par exemple, dans l'imaginaire Kikouyou le cadavre c'était vraiment quelque chose d'impur, donc le cadavre était abandonné en brousse et il n'y avait pas de contact avec des cadavres lors des décès; donc les Anglais automatiquement laissaient les cadavres dans les camps en contact avec la population pour montrer qu'il n'y avait pas automatiquement de grands malheurs qui s'abattaient après sur la cité. Toutes ces références traditionnelles ont été cassées lors de l'indépendance, surtout parmi les Kikouyous.

La grande différence aussi c'est la situation politique actuelle. Comme je disais pour résumer, le président Moï a besoin d'une communauté religieuse pour affirmer justement cet esprit communautaire alors que le président Biyade ne se fonde pas sur la religion, il se fonde plutôt sur un discours ethnique. Grosso modo il est contre les Anglo-Bami c'est-à-dire les anglophones et les Bamiléké, donc il y a un autre discours.

Tout cela donne des langues différentes, donc des réseaux différents, Nairobi est beaucoup plus branché sur les États Unis, les mouvements Nord-Américains, etc. par les différents mouvements.

En conclusion, l'implantation religieuse chrétienne à Douala et Nairobi semble nous enseigner trois choses. Déjà il n'y a pas une seule et unique évolution possible pour l'ensemble de l'humanité. Lorsqu'un message très puissant arrive de l'extérieur, les sociétés intègrent ce message, l'interprètent donc le traduisent et le reconstruisent et suivent leur propre voie. Certes la mondialisation semble parfois invincible mais il ne faut pas sous-estimer les capacités de résilience, pour reprendre un terme à la mode en psychologie et en sociologie, des groupes sociaux qui résistent et qui possèdent finalement des protections solides.

Le deuxième enseignement, c'est qu'il est fort probable que l'évolution de ce futur se fera également dans la diversité. Il n'y a pas beaucoup de sens à parler d'après-développement dans un sens unique étant donné que l'évolution de chaque société se fait selon sa propre direction. Et il n'y a pas tellement de sens à valoriser cette diversité, si l'on parle de l'après développement comme étant une diversité, une cohabitation heureuse de sociétés différentes, valoriser cette diversité n'a pas trop de sens parce que quand on étudie ces différents mouvements religieux, il y a beaucoup d'aspects qui semblent s'opposer aux valeurs mises en général en avant par les chantres de cette diversité, je ne prends que les valeurs

d'égalité et de démocratie. Ces valeurs peuvent servir à la rigueur de base de jugement au cas par cas mais pour juger une évolution globale cela devient plus compliqué.

Enfin dernier point, très présent durant ces deux jours aussi mais qui n'a jamais été vraiment débattu, c'est que notre base de jugement est culturellement marquée et se fonde beaucoup sur l'opposition bien / mal. Je crois que cette opposition bien / mal c'est vraiment une opposition chrétienne qui est dans notre imaginaire. Ce soubassement, cette opposition bien / mal, n'était pas remis en cause dans le développement parce que c'est un des soubassements du développement. Dans notre critique du développement on n'essaie pas de distinguer tout cela, de voir que notre critique est aussi très marquée par notre propre condition. Je vous remercie.

### Michael Singleton

Merci beaucoup Gilles pour ce matériel interpellant qui m'impressionne, brièvement, de deux points de vue, à savoir que s'il y avait un projet presque divinement garanti de pouvoir s'étaler et embrasser tout le monde, c'était bien le projet chrétien qui était de mettre tout le monde au sein d'un même projet surnaturel et pourtant après 2000 ans on est toujours là devant ce foisonnement, devant ces fissions, au point que même les chrétiens les plus convaincus se sont "résignés" à voir toujours surgir des schismes comme étant inéluctables dans ce processus.

Seconde impression, c'est un sentiment de décalage entre notre discours actuel ici au Nord qui est rationnel sans être rationaliste, laïc sans être anti-religieux, nous sommes presque dans une sorte de discours postreligieux par rapport à d'autres continents et cultures qui s'articulent toujours explicitement en terme religieux. Que faire au niveau de l'inter communication, comment s'expliquer entre Nord et Sud, Nord qui s' imagine au-delà du discours proprement religieux et d'autres cultures qui y abondent toujours en permanence ?

## > Refaire les mondes... kazakhs

Anne-Marie Vuilleminot (anthropologue, Belgique)

Bonjour je suis anthropologue. Je vais un peu dévier de l'axe Nord – Sud pour me mettre sur l'axe Est – Ouest puisque mon terrain est au sud-est du Kazakhstan aux frontières Kirguises et chinoises.

Je ne suis pas une spécialiste du développement mais j'ai été rattrapée malgré moi, sur mon terrain, par le développement, rattrapée à la fois par la période soviétique et tout ce qui s'est passé à ce moment là et puis, au moment des indépendances et de l'indépendance du Kazakhstan en particulier 1991 par les effets immédiats et excessivement pervers de la mondialisation sur les populations avec lesquelles j'ai pu travailler qui sont tout à fait à la marge de la société

kazakhstanaise contemporaine puisque ce sont à peu près 2 % de la population qui étaient, et je dois parler aujourd'hui au passé, restés des semi-nomades et qui depuis l'arrivée de l'effet du grand capitalisme sont devenus sédentarisés malgré eux. Ce qui est quand même intéressant à souligner c'est que 70 ans de régime soviétique, malgré toutes les campagnes de sédentarisation forcée, n'avait pas réussi à sédentariser ces populations définitivement. Il a fallu à peu près trois ans de grand capitalisme sauvage pour que ces gens soient obligés de quitter leur mode de vie, dit traditionnel, je préférerais dire coutumier.

J'ai intitulé mon travail : défaire le développement, refaire les mondes kazakhs, à la fois pour rejoindre un peu ce qui a été dit et me semble essentiel sur l'idée de monde au pluriel mais pour souligner aussi que nous sommes dans une toute autre logique où le terme même de monde n'a pas le sens que nous entendons. Pour les Kazakhs c'est une évidence d'être dans des mondes, c'est-à-dire que nous sommes sur une ère turco-mongole où les gens se pensent dans un monde d'humains qui se situe entre différents mondes partagés en fait par un axe vertical, qui est celui de l'axe des mondes et de l'agencement des mondes, et qui vivent au quotidien avec les mondes du dessus, qui sont ceux de toute une série de divinités, qui interagissent avec les humains au quotidien et les mondes du dessous qui sont aussi ceux de toute une série de figures d'esprits et de divinités, plus ou moins maléfiques, et qui interagissent aussi au quotidien avec les humains. Donc on n'est pas du tout dans un espace où on pense le monde en tant qu'humanité vraiment en tant que telle mais dans un espace de circulation entre, bien évidemment la surnature et la nature.

Je voudrais insister sur le fait, parce que j'entends ça trop souvent, qu'ils se trouvent dans une période de transition. A la chute du mur de Berlin, il n'y a pas eu de transition, c'est un leurre absolu et total. L'ex Union Soviétique a basculé du jour au lendemain d'un système où l'état se chargeait de tout à un système où l'état "abandonnait", tout, c'est-à-dire où la privatisation, excessivement rapide, s'est installée partout.

Pour le cas particulier dont je traite aujourd'hui, c'est une population en fait de bergers, travaillant depuis plus de 20 ans dans un kolkhoze, donc structurée évidemment dans l'idée du kolkhoze de répartition des tâches et de ce que tout le monde connaît bien, mais continuant à vivre comme des transhumants, changeant à chaque saison de pâturages et continuant à vivre aussi dans leur habitat traditionnel, qui est celui de la yourte, c'est-à-dire d'une hutte de feutre avec une roue sommitale et une porte. Les deux seules voies d'accès étant là. Pourquoi je vous donne ce détail ethnographique, non pas pour vous assommer de détails ethnographiques, mais pour essayer de faire circuler une des belles paroles fondamentales chez les Kazakhs parce qu'en fait tout l'enjeu est là, la parole ne circule plus et les équilibres du monde sont rompus de ce fait là, la parole ne circule plus entre les différents mondes, donc entre les humains et tout ce qui se passe autour d'eux

parce que tout simplement il n'y a plus de yourte, il n'y a plus de vie dans les yourtes.

Un des souhaits majeurs qu'on peut énoncer en Kazakh c'est que votre Chanerak, votre roue sommitale, soit la plus haute possible et que les chambranles de votre porte de yourte soient les plus forts et les plus puissants possibles. En résumé, que vous ayez deux voies d'accès aux mondes qui sont autour du monde des humains, les plus solides et les plus prestigieuses possibles. Que vous soyez toujours dans cette logique de l'équilibre des mondes et de l'équilibre de cette circulation qui se fait entre les mondes. Et c'est tellement fondamental dans la logique et la pensée kazakh que c'était pratiquement impossible pour eux d'imaginer que ça fonctionnait autrement dans d'autres types de mondes. Je ne suis pas en train de dire que cette population vivait dans un isola exclu de tout ce qui était la modernité. La marginalité, bien évidemment, les kazakhs semi-nomades la connaissaient avant l'arrivée du grand capitalisme international. On n'est pas nomade, au 20<sup>ème</sup> siècle sans se vivre comme marginal et sans être désigné comme tel, c'est une évidence absolue. Par contre on a le choix de sa marginalité, dans le sens où, malgré encore une fois toutes les campagnes de sédentarisation qui avaient été menées contre eux, ils ont décidé de continuer à vivre dans cette marginalité, entre guillemets. C'est-à-dire que malgré les villages construits en dur dans des zones qui étaient d'ailleurs sur le plan symbolique excessivement mal choisies, comme d'habitude, pour eux, ils ont continué à transhumer malgré tout ce qu'on leur a imposé.

Que s'est-il passé et quelle est la réalité quotidienne aujourd'hui de ces populations au Kazakhstan ? Au moment de l'indépendance, le kolkhoze a été jeté sur le grand marché du capitalisme international en pâture à l'étrange et l'étranger, et racheté par une société de culture de pomme de terre extensive hollandaise. Moralité de l'histoire, les bergers étaient non seulement en surnombre mais tout à fait mal venus et absolument plus mal venus encore de venir réclamer des terres sur lesquelles ils avaient transhumé depuis très, très longtemps. Il fallait que ces terres, alors qu'une grande partie d'entre elles sont aux confins de la steppe et de la montagne, de la haute montagne, on est à la fin de la chaîne de l'Himalaya, ce qui veut dire qu'à 2000, 3000 mètres d'altitude on ne cultive pas vraiment de la patate, mais ça c'est un détail pour les anciens dirigeants du kolkhoze, et donc non pas en leur disant clairement, écoutez voilà, on n'a plus de travail pour vous, du jour au lendemain, tout ce qui était distribution de nourriture sèche pour les animaux, distribution d'eau pour les gens qui s'avançaient de plus en plus dans les steppes l'hiver et qu'on avait rendu relativement dépendants d'un assistantat organisé par le système kolkhozien et sovkhazien, parce qu'il fallait quand même avoir un moyen de pression sur ces gens là. Donc quand on pousse des gens semi-nomades à s'installer dans des zones où il n'y a pas d'eau, forcément il faut pouvoir distribuer de l'eau, c'est clair. En fait, du jour au lendemain on a cessé ces

distributions-là et moi je suis retournée sur mon terrain en avril 1994, au moment du printemps où ces semi-nomades revenaient des pâturages d'hiver. J'ai vu arriver, au sens propre du terme, des cadavres ambulants, c'est-à-dire des gens qui avaient essayé de survivre à l'hiver au fin fond des steppes sans distribution de nourriture et bien sûr sans eau donc en faisant fondre de la neige. En fait, dans la réalité, il n'était petit à petit plus du tout possible de vivre là mais ils ont essayé...

En 1991 quand je suis arrivée il y avait 140 familles de bergers dans ce kolkhoze, je sais que c'est un détail, une goutte d'eau dans l'immensité des problèmes qui sont traités ici mais je ne suis pas là, encore une fois, pour vous faire un résumé ethnographique de la situation mais pour essayer de témoigner de la réalité d'une situation. Ces 140 familles, en l'espace de 3 ans, ont toutes quitté la yourte. Or avec le peu que je vous donnais à penser et à comprendre de la société kazakhe, en perdant la yourte, les kazakhs semi-traditionnels ont tout perdu, c'est-à-dire qu'ils ont perdu le lieu privilégié et majeur de la circulation de la parole et de la possibilité des équilibres entre les différents mondes, c'est-à-dire que ce lieu qui est absolument balisé symboliquement, à la fois dans des espaces réservés aux hommes, aux femmes et aux enfants et aux aînés et aux plus jeunes, a complètement explosé. Les structures de base de cette société ont explosé.

Qu'en est-il aujourd'hui de leur vie, projetée en périphérie des villes et des villages ?

La situation Kazakhstanaise contemporaine aujourd'hui se pense en terme de ville et de campagne comme elle se pensait en ex Union Soviétique. Rien n'a changé à ce point de vue là, il y a le milieu urbain et le milieu des campagnes. Or dans les campagnes, les villageois qui n'étaient pas forcément kazakhs mais aussi kazakhs puisqu'on est dans une situation bien sûr de pluri ethnicités comme à peu près partout dans les ex républiques soviétiques, en milieu villageois il y avait une certaine préservation d'une logique de la langue kazakhe, qui a complètement disparu en milieu urbain puisque les milieux urbains ont été russifiés de manière intensive.

Aujourd'hui ce décalage est toujours présent, dans le sens ou même s'il y a une politique de kazakhification radicale de l'ensemble du pays, les gens qui redécouvrent la langue kazakhe et qui l'avait perdue en milieu urbain, redécouvrent une langue kazakhe qui est en fait mise au goût du jour c'est-à-dire dont on essaie de gommer tous les termes liés aux sciences et techniques qui venaient du russe. Alors on invente une langue, un nouveau mode de communication, à la fois pour marquer sa particularité et à la fois pour rentrer dans la logique des nouvelles techniques qui apparaissent sur le marché. Le marché des cybercafés ça existe partout on le sait très bien. Il y a des cybercafés à Lhassa. Il y en a maintenant à peu près partout dans les rues d'Alma-Ati il y a un langage qui se crée autour de ça qu'on essaie de kazakhifier sans passer par le russe, même si l'anglais s'impose petit à petit aussi.

Mais cette logique là d'une construction d'un nouveau

monde appartenant à une nouvelle logique est complètement décalée par rapport à la logique du monde des campagnes et bien évidemment en double décalage par rapport à la logique des bergers dont je viens de parler. Ces bergers là sont propulsés en périphérie de ces villes maintenant, c'est-à-dire d'abord dans un rapport à la langue qui est vraiment complètement démesurée pour eux parce qu'ils ne vont pas se mettre à lire les journaux tous les jours et à apprendre les mots qu'on essaie de faire passer aujourd'hui, et dans un rapport à un marché qui n'a strictement rien à voir avec leur savoir-faire originel, celui-ci étant le savoir-faire artisanal du berger et qui n'a pas de place dans une société où il est moins cher pour une population qui mange de la viande quatre fois par jour d'importer du mouton australien plutôt que de rester le premier producteur de mouton ou de viande sur pied de l'ex Union Soviétique.

Voyez où s'inscrit le paradoxe, où la mondialisation, petit à petit, frappe. Je le répète, je ne suis pas entrain de faire l'apogée d'un âge d'or ex soviétique, soyons clair là-dessus Les kazakhs ont excessivement souffert de l'ex Union Soviétique. Je voudrais rappeler un seul chiffre : entre 1927 et 1933 1 million et demi de kazakhs ont disparu de ce pays sans que personne ne s'intéresse jamais à ce génocide. La collectivisation en ex Union Soviétique c'était l'arrivée forcée des bulldozers. J'ai recueilli des témoignages édifiants de gens, de personnes âgées et d'un homme en particulier qui disait que, dans son plus jeune âge, il avait vu un soir alors qu'il partait chercher le bétail, arriver les tracteurs et les bulldozers conduits par des russes, des soviétiques avec leurs phares dans la nuit, ce qui était déjà quelque chose d'extrêmement effrayant étant donné la localisation dans la steppe, au nord du Kazakhstan, et le temps qu'il rassemble son bétail et qu'il rentre au village, il s'est vraiment caché pour voir des tranchées creusées et l'ensemble du village enseveli vivant dans ces tranchées avec une razzia totale par rapport au bétail. Il s'est donc enfui pour essayer de prévenir d'autres villages qu'il fallait fuir. Mais on oublie cela. On parle souvent des goulags et du reste, on oublie ce type de situation. Donc il est bien évident que je ne suis pas en train de parler d'un âge absolument magnifique et d'un paradis pour les bergers avant l'arrivée du grand capitalisme mais, malgré tout ça, ils avaient réussi, encore une fois, à maintenir un certain équilibre dans la logique entre leurs mondes, dans leur logique propre d'être au monde.

Cette nouvelle logique capitaliste et de grand marché international s'inscrit bien sûr dans une logique de "tout s'achète donc tout se vend". Alors dans un premier temps ils ont essayé de devenir des marchands, mais des transhumants, des pasteurs nomades ne sont pas des marchands. Ils transportent éventuellement des marchandises mais ils n'ont pas, comme on a plus au sud en Ouzbékistan, une tradition marchande. Donc on s'est retrouvé avec une situation où, sur le même marché, a peu près une vingtaine de bergers vendait le même morceau de viande plus ou moins au même prix et

finalement finissait par le céder en l'échangeant parce que ça n'avait plus grand sens.

Ce que je voudrais mettre en avant, c'est que ce savoir-faire artisanal n'étant mis en valeur par aucune instance actuelle n'est plus du tout négociable. Alors comme tous les naïfs qui ont pu croire en certains projets, j'ai essayé, parce que dans cette logique de l'agir et du rat pris dans une cage qui est électrifée, on essaie de trouver une issue, j'ai essayé de construire un vague projet pour eux, je dis vague dans le sens où je ne me place pas comme un développeur et je ne voudrais pas me placer comme un développeur. Je vais vous expliquer tout de suite pourquoi ça n'a pas marché.

J'avais trouvé, par l'intermédiaire d'un ami qui était attaché culturel et commercial à l'Ambassade de France à Alma-Ati à l'époque, une famille française dans une logique artisanale de petit producteur du sud-ouest, de fabricants, à la fois de chaussures et de sacs en cuir, qui voulait investir dans cette ex Union Soviétique qui s'ouvrait à tous les marchés, qui avait réussi à ouvrir un certain nombre d'usines en Mongolie, et travaillait comme ça avec des collecteurs de peaux et un certain nombre de bergers qui leur vendait de la peau à traiter.

J'ai donc essayé de mettre ces gens qui souhaitaient ouvrir quelque chose à Alma-Ati en rapport avec cette communauté de bergers que je connaissais et comme ils fonctionnaient eux-mêmes dans une logique familiale, clanique, relativement tribale, finalement le contact, malgré la langue était relativement facile. Mais là j'ai été rattrapée par une autre face du développement et de la mondialisation outrancière qui est celle du développement majeur de la mafia en ex Union Soviétique. C'est un facteur qu'on oublie souvent aussi dans nos manières de penser les choses. Pour revenir au début de l'histoire, en russe il y a un terme fondamental qui est *sviaz* qui veut dire le lien et qui permet de se créer toute une série de réseaux et de liens entre personnes dans une logique d'échanges. Je te rends tel service, tu me rends tel service. Parfois ce sont des services majeurs et assez importants mais petit à petit on connaît des gens partout et plus ou moins correctement on s'en sort.

Le lien est rentré dans la marchandisation comme le reste. A partir du moment où on rentre dans la logique de la marchandisation et de la circulation de monnaie on a forcément la logique de dette aussi. Très rapidement on a vu apparaître des petits réseaux locaux mafieux, mais de plus en plus importants et extrêmement bien organisés, et qui ont mis la main sur l'ensemble des transactions qui pouvaient se faire même au niveau gouvernemental. C'est-à-dire que de manière édifiante, moi j'ai assisté à des transactions dans des bureaux de grandes compagnies pétrolières françaises à Alma-Ati où les représentants de la mafia étaient présents tout à fait officiellement en disant : vous avez tel territoire et tel contrat possible mais on a 25 % sur le tout.

Sur le mini projet que j'avais essayé de mettre en place, bien évidemment la mafia est intervenue en disant Ok ça peut



marcher mais on prend 25 %. La firme française a refusé, dans la semaine qui a suivi leurs deux délégués ont été massacrés physiquement dans les rues d'Alma-Ati, c'est-à-dire qu'ils ont dû être rapatriés très rapidement. Donc mon projet de collection de peaux et d'un moyen de permettre à ces bergers, non pas de survivre dans un hypothétique avenir qui serait qu'ils vivraient dans leur yourte toute leur vie, mais qui leur permette justement une transition vers d'autres mondes qui leurs sont tout à fait étranges et étrangers, bien évidemment tombait complètement à l'eau.

La réalité aujourd'hui pour ces personnes c'est que si les femmes, et là je voulais insister là-dessus parce qu'hier il y avait dans un autre groupe une discussion sur le fait que les femmes sont les premières à être touchées par la paupérisation et fort probablement celles qui s'en sortent le moins bien, je voudrais témoigner d'un exemple inverse en Asie Centrale qui est que d'une certaine manière, dans ce cas particulier, les femmes s'en sortent beaucoup mieux parce qu'elles ont réussi à construire à l'intérieur des habitations, que ce soit appartement ou maison, un lieu semblable à celui de la yourte. Et donc un lieu où la belle parole peut à nouveau circuler, alors que les hommes sont jetés complètement en périphérie de ce lieu. Traditionnellement, l'homme ne reste pas dans la yourte, il doit se trouver en équilibre entre ciel et terre dans les pâturages ou dans les montagnes. Donc en ville il n'a pas de place, il n'a pas de lieu. En fait le drame pour ces hommes c'est qu'effectivement, non seulement leur savoir-faire n'est plus reconnu mais qu'aucun lieu n'est plus pensable pour eux aujourd'hui.

Je voudrais conclure simplement sur une petite anecdote de terrain. Au moment où je quittais les pâturages d'été lors de mon premier terrain, en quittant ma yourte, bien sûr j'ai rassemblé, comme il se fait de tradition, toutes les personnes qui étaient dans les autres yourtes dans les mêmes pâturages et lors de ce dernier repas ensemble chacun d'entre eux à commencer à me présenter ses excuses en disant toutes les mauvaises paroles ou les mauvaises pensées que nous aurions pu avoir auprès de toi, s'il te plaît essaie de dire à tes autres mondes, à tes dieux que ni nos dieux, ni nous n'avons voulu ça, essaie s'il te plaît de préserver ces équilibres aussi bien chez toi que nous essayons de les préserver chez nous. Alors voilà, aujourd'hui je témoigne. Je vous remercie.

### Michael Singleton

Merci beaucoup aussi pour ce témoignage qui me frappe aussi par cette délocalisation modulée selon l'identité sexuelle même, qui pose en amont tout le problème : ayant perdu son lieu propre comment se relocaliser de nouveau mais sans retomber dans l'ailleurs d'autrui. Cela m'avait frappé en lisant ce brave Mac Louhan, qui a marqué notre jeunesse, il parlait du village global, du village planétaire et il ne parlait pas de la ville planétaire. Il y a une sorte d'imaginaire rural derrière ça qui est quand même assez fascinant parce que ce qui

s'annonce, si on ne fait pas attention, je crois c'est une ville planétaire avec des bidonvilles. Il n'y a pas de «bidonvillages», il y a des bidonvilles.

Je vais passer la parole à Pascale Jamouille pour nous parler d'un lointain effectif par rapport à nos propres proximités bourgeoises et petit-bourgeoises, mais ce n'est ni l'Afrique profonde ni l'Asie Centrale au loin, c'est quelque chose qui est peut être loin pour les gens de l'hexagone mais pour nous, les Belges, c'est la Wallonie profonde, c'est du côté de Charleroi.

## > Conduites à risque à Charleroi

Pascale Jamouille (travailleuse sociale, Belgique)

En fait, je ne travaille pas dans une université, je travaille dans un CPAS en Belgique. C'est un Centre Public d'Aide Sociale, c'est, à l'échelle d'une ville, un service public qui est chargé d'organiser l'aide sociale, la santé, les hôpitaux, les centres de santé mentale. Je suis arrivée dans ce CPAS il y a une dizaine d'années maintenant avec la question des conduites à risque des jeunes, donc de l'explosion des toxicomanies mais aussi des micro business, des tentatives de suicides, des problèmes d'auto-mutilations enfin des mises en tension graves de la jeunesse. Ils m'ont demandé de travailler sur cette question et de réfléchir à l'amélioration du dispositif d'aide dans la ville.

Pour vous parler de ces conduites à risque je dois aussi vous parler du cadre, du contexte où elles apparaissent, où elles émergent. En fait, Charleroi c'est une ville qui est dans la ligne de Douai, de Roubaix, de toutes les anciennes cités minières. Pendant les trois quarts du 20<sup>ème</sup> siècle c'était le fleuron de l'industrie ouvrière et c'est de là aussi que sont parties toute une série de luttes sociales. Donc il y avait une affiliation très importante à la classe ouvrière. C'est de là que sont partis en 1936 les congés payés, etc. Fin des années 70 il y a le dernier charbonnage qui a fermé dans notre région et en même temps il y avait une restructuration drastique de l'emploi ouvrier, des restructurations énormes dans ces secteurs (constructions métalliques, sidérurgie) et progressivement, les cités ouvrières qui avaient été construites pour stabiliser l'emploi ouvrier autour des industries et des charbonnages, se sont vidées de leurs premiers habitants, à savoir des populations ouvrières, dans le sens où l'emploi avait pratiquement disparu. En plus c'était des systèmes particuliers d'octroi des logements, à savoir que dès qu'on travaillait, qu'on avait un revenu, c'était plus avantageux de quitter les cités et d'aller habiter ailleurs. Progressivement ces cités ont été principalement habitées par des populations à locataire social. En même temps que le chômage, donc la précarité grandissait, la précarisation de ces populations devenait de plus en plus importante. Une précarisation pas seulement sur le plan économique, mais aussi sur le plan familial, puisque dans ces

cités les familles mono parentales étaient prioritaires pour l'octroi des logements. Progressivement on a eu des quartiers sans hommes, des quartiers de mères avec leurs mômes.

Si je vous parle de tout cela ce n'est pas pour vous dire que c'est une population qui est minoritaire. Je pensais à Gilbert Rist qui disait hier : « Est-ce qu'on est vraiment dans une situation où on a des poches de précarité dans une société d'abondance, est-ce qu'on n'est pas dans une société de précarité où il y a des poches d'abondance ? ». C'est souvent l'impression que j'ai dans notre région, surtout que je travaille en périphérie urbaine. J'ai l'impression parfois qu'il y a une poche d'abondance au centre ville et puis il y a toute la précarité autour, surtout quand on voit toutes les différentes dimensions de la précarité. Autour de ces questions des conduites à risques, je suis devenue anthropologue dans le sens où j'ai commencé à creuser cette question. Je me suis dit qu'est-ce que cela signifie, est-ce que c'est une question médicale, est-ce que c'est une question judiciaire, est-ce que c'est une question sociale, puis peu à peu j'ai creusé avec les gens, les acteurs. J'ai commencé des enquêtes de terrain, d'abord auprès des professionnels. Ils me disaient : finalement nous n'avons pas été formés pour la toxicomanie qui nous arrive ici. Parce que quand nous sommes sortis de nos études, c'était les années 70, c'était « peace and love », c'était une toxicomanie qui était de campus, centrée sur l'exploration, centrée sur des pratiques culturelles précises. Et maintenant nous avons un tas de jeunes des cités, des jeunes qui ne viennent pas vers nous, or nous sommes formés sur la réponse à des demandes et ce sont des jeunes qui n'ont pas de demandes. Donc il faut aller voir dans les cités.

Au bout de deux ans, je suis allée voir dans les cités et j'ai commencé une longue observation participante avec les usagers de drogue de la rue, beaucoup de jeunes femmes aussi dans la prostitution ou des gars dans les micro business. Peu à peu j'ai commencé à comprendre les toxicomanies et les conduites à risques. Je commençais à ne plus voir les choses de manière séparée, à ne plus voir les toxicomanies comme un symptôme qui serait différent des micro business, des autres conduites à risques des jeunes. Et puis j'ai commencé à réfléchir à ça à travers les styles de vie. Je me suis aperçue que c'était des modes d'adaptation à certains styles de vie à la marge. Puis j'ai commencé à réfléchir en terme de codes culturels, à réfléchir sur les codes de conduite de l'économie souterraine où ces jeunes avaient été socialisés. Peu à peu je me suis dit mais finalement le problème c'est que ces jeunes, finalement ce qui les fait vivre, les valeurs, les aspirations, les codes sur lesquels tout cela repose, code de l'honneur, code de l'économie souterraine, tout cela est très très proche de l'économie de marché : le culte de la performance, de l'initiative individuelle, le culte entrepreneurial, l'idéologie de la force, la force de caractère, l'individualisme et finalement tous les intervenants psycho, médico-sociaux, eux étaient beaucoup plus proches encore des années 1968, ils étaient

beaucoup plus comme vous, comme moi peut-être, dans d'autres styles de valeurs, celles qui finalement mettent en question le développement et mettent en question la mondialisation. Finalement même la demande d'aide qui devait émerger pour être reçu dans les dispositifs, enfin c'était la logique de départ pour laquelle on m'avait engagée, ça n'a plus beaucoup de sens parce que ces jeunes gens et jeunes filles ils étaient dans une logique où il fallait être fort, il fallait se débrouiller par soi-même et peu à peu s'arracher à sa condition, à travers ce qui existait à proximité, à savoir le business, à savoir toutes les logiques de l'illégalité. Les conduites à risques comme les usages de drogue c'était une façon aussi de puiser de la force ou puiser de l'oubli ou puiser de la sérénité dans ces mondes violents et très durs.

Alors je me suis dit, je vais aborder la question globale des processus de socialisation et de la structure sociale, interroger la structure sociale, me mettre à l'écoute de cette marge, qu'est-ce qu'elle a à dire sur la structure sociale, est-elle le signe d'un délabrement profond de cette structure ? et j'ai rencontré la bande d'africanistes et j'ai commencé à suivre leurs cours et à devenir anthropologue, en tout cas à approfondir les questions avec eux.

J'ai commencé à réfléchir avec les parents parce que les usagers de drogue m'avaient dit pendant des années qu'ils savaient beaucoup mais que les parents aussi en savaient beaucoup. Il faut aller voir à la base, il faut aller voir dans les familles ce qui se passe. Je les ai suivis, c'est ça une enquête on creuse des questions. J'ai déposé un projet pour aller voir auprès des familles ce qui se passait. Et j'ai pu travailler uniquement sur les toxicomanies. D'abord j'avais compris qu'être toxicomane dans les quartiers c'est être le fond du fond, c'est être la basse classe, celui qui a échoué dans le culte de la performance, celui qui a déposé son fardeau, celui qui est entré dans la came, celui qui a sombré, celui qui s'est fait écrasé, celui qu'on peut manipuler, celui qui est devenu objet. Donc j'avais compris qu'il ne fallait pas aborder les familles avec ce signifiant là. Déjà les jeunes il leur faut parfois 5, 6, 7 ans avant de reconnaître qu'ils sont toxicomanes parce que cela signifie qu'ils sont tombés au fond. Personne n'a honte de faire du business dans les quartiers, mais être toxicomane ça veut dire qu'on est vraiment tombé.

Donc il fallait que je travaille sur un autre signifiant. J'ai travaillé sur les conduites à risques, ce qui était logique déjà en soi. Les conduites à risques, tout le monde traverse des risques, c'est l'adolescence, on a des conduites à risques. Dans certaines familles ce sont des conduites décalées, des conduites qui peuvent être destructives et auto-destructives. Il y a des familles qui sont ravagées par ces conduites à risques, parfois depuis plusieurs générations. Ce sont celles-là avec lesquelles j'ai travaillé.

Au début, j'ai fait comme dans toutes les enquêtes, j'ai mobilisé mes passeurs. Je suis allée voir les gens que je connaissais, avec lesquels j'avais engagé des relations, dans le

monde professionnel, dans le monde de la rue. Je leur ai demandé s'ils connaissaient des familles qui auraient envie de réfléchir avec moi à ces questions là parce que tant qu'on n'est pas passé par là on ne sait pas tout. On a besoin des gens qui sont passés par-là pour réfléchir. Je suis tombée tout le temps sur le même type de structure familiale avec cette méthode. C'était chaque fois des mères qui étaient complètement débordées par les conduites à risques de leurs adolescents, qui étaient dans des systèmes de violence familiales, de toxicomanie qui ravageaient complètement leur famille et qui n'arrivaient plus à mettre de l'ordre ; des familles où les pères avaient disparus du décor ; des familles très isolées dans le mutisme, dans la honte, qui avaient très peu de contact avec le réseau social et qui habitaient dans des clos, des anciennes cités ouvrières, les coronas étaient comme ça, il y avait une entrée, une sortie, on mettait alors deux gardes à l'entrée et l'on pouvait contrôler les grèves. Maintenant dans ces cités quand on y entre et que l'on ne vous connaît pas, tout le monde vous regarde, tout le monde est aux portes. Que venez-vous faire là ? C'est pour cela qu'on parle de citées enclavées dans la précarité.

Donc ces mères habitaient là. J'ai réfléchi en me disant que ce n'était pas toujours dans ces types de familles qu'il y avait des conduites à risques. Ce devait être le mode de passage qui faisait cela. J'ai décidé d'utiliser les méthodes classiques de l'anthropologie classique. Je suis arrivée dans deux cités périurbaines, une dans la région du centre et une dans la région de Charleroi qui étaient des lieux clés où les déterminants sociaux des conduites à risques étaient très visibles, où il y avait beaucoup de jeunes qui étaient dans les systèmes de la précarité, de la survie, dans les systèmes de l'économie souterraine, dans les systèmes de vie liés aux drogues. Donc quand ils disent "dans le système", vous voyez ce que cela veut dire.

Là, j'ai commencé une enquête en population générale, dans les bistrotts, les pharmacies, dans les dispositifs d'aide. Peu à peu, de proche en proche, j'ai rencontré d'autres types de familles en me disant ça doit être le type de passage. Puis peu à peu j'ai réalisé que c'était encore le même type de famille. Je me trouvais dans des situations où les économies familiales étaient complètement bouleversées où finalement je me trouvais toujours avec des mères. Il ne restait plus que les mères et les enfants. Il n'y a plus que les mères qui ont quelque chose à dire sur les conduites de leurs enfants. Mais où sont les pères ? Cela reste toujours une question parce que les pères ont une importance capitale dans les économies familiales avec lesquelles j'ai travaillé, mais en creux, ils ne sont plus là, ils ont disparu du décor. Où sont-ils, est-ce qu'ils sont devenus de grands célibataires qui ne croient plus à la famille, des SDF, ou est-ce qu'ils ont trouvé du sens ? Les femmes ont trouvé du sens dans l'appropriation parfois des enfants, dans l'éducation, dans la vie intérieure, dans les huis clos domestiques parfois très étouffants. Où sont les hommes ? Ce sera ma prochaine enquête.

Je vais vous raconter comment ces femmes, ces familles, ces sœurs, ces grands-mères voient les conduites à risques des jeunes. Finalement en croisant les récits, cela se croise sur des désordres énormes, sur le plan des économies familiales, sur le plan du social, du judiciaire, de l'économique, du scolaire. Finalement elles ne cessent de nous montrer comment ces conduites à risques et ces mésusages de drogues et ces activités liées aux drogues sont des conduites d'adaptation à un processus de socialisation particulier. Bien sûr tous les gens dans les quartiers ne deviennent pas des toxicomanes, c'est vrai. Les familles ne cessent de le dire. Nous ne sommes pas dans un déterminisme social. Donc elles se passent au croisement d'un processus de socialisation particulier et d'une histoire familiale et individuelle particulière. Vous pouvez penser que c'est propre à mon terrain et c'est ce qui est assez particulier. Quand on lit les travaux des autres, *Werner, Comorff*, on se rend compte que partout à la marge de l'économie de marché, il y a cette jeunesse qui engage de plus en plus de conduites à risques, qui se met en danger, des conduites d'auto destruction et nous sommes interpellés. C'est ainsi que peu à peu j'en suis arrivée à participer, par exemple à la réflexion qu'il y a ici, c'est-à-dire réfléchir à la mondialisation, à ses conséquences profondes, notamment sur le plan des processus de socialisation de la jeunesse.

Qu'est-ce que ces parents m'ont raconté ? D'abord ils m'ont parlé du processus de socialisation lui-même, en parlant d'abord des socialisations de quartiers. Je vous ai parlé de ces modes de vie dans ces clos. Les enquêtes amènent à être très pragmatique. Dans ces clos il n'y a pas de magasins, c'est exclusivement locatif, c'est du logement social. Les gens n'ont pas de véhicules, ils sont au chômage, au RMI, les revenus sont très faibles surtout que le RMI n'augmente pas en fonction du nombre d'enfants, cela vous donne un peu une idée des conditions économiques de ces familles. Elles n'ont pas de voiture et doivent faire un à deux kilomètres à pied pour trouver une grande surface. En plus c'est très violent dans ces quartiers, on n'est plus dans la solidarité ouvrière, on est souvent dans des histoires de lutte des castes, comme dans la société globale. La lutte des classes qui articulait les gens autour de solidarité s'est déployée en lutte des castes, lutte des places, disent certains. Il y a le racket, alors envoyer son môme à 2 kilomètres.. Alors ce qui s'est développé, c'est une économie de proximité, on pourrait dire illégale, on pourrait parler d'économie alternative, tout se vend, tout s'achète aux portes "tout ce qui est tombé du camion". Tout le monde doit se débrouiller, la vie est chère. Tout le monde à Charleroi achète aux portes, c'est classique, cela fait partie des modes de vie. Pour les jeunes entrepreneurs, où est-ce qu'ils vont se créer des destins d'exception qui sont ceux d'un modèle culturel. Où est-ce qu'ils vont devenir performants, où est-ce qu'ils vont s'associer ? C'est dans l'économie souterraine, d'autant plus qu'il y a des produits qui se vendent chers, d'autant plus qu'on peut y faire de la "tune". Où est-ce qu'on peut faire le plus de

“tune” : dans ce qui est prohibé, donc dans les drogues illégales. Donc pour les jeunes des quartiers il y a là tout un espace de développement. Ces jeunes finalement se développent à travers ces pratiques souterraines. Grâce à ces pratiques ils se font valoir, ils protègent leur famille, plus ils ont de réseaux d’inter-connaissances plus leur sœur est protégée, plus leur mère est protégée, dans des systèmes de violence et de désordre où c’est la loi du plus fort qui compte, cela permet de “faire l’Américain”, cela montre la force de la mondialisation et finalement ces pratiques sont le miroir, peut-être délinquant, mais le miroir de ce qu’elle propose.

Il y a évidemment de l’économie souterraine qui est gérée par les réseaux familiaux mais la plupart des familles assistent, impuissantes, à la socialisation des jeunes dans ces réseaux. Socialisation ne veut pas dire humanisation bien entendu. De toute façon on peut se poser la question de savoir si l’économie de marché peut humaniser la jeunesse, au niveau des quartiers. Est-ce que cette socialisation dans l’économie souterraine l’humanise ? L’humanisation c’est quoi ? C’est évidemment renoncer par exemple à la toute puissance, à l’instrumentalisation de l’autre. Je ne suis qu’au début du propos.

Je quitte les quartiers et j’entre dans les familles, simplement pour vous donner une vision de ce qui s’y passe. Dans les familles il y a des histoires familiales **apparentées** comme si dans le «vivre ensemble» des couples, la famille traditionnelle, la famille patriarcale s’était fracassée et que finalement les gens s’étaient fabriqués des vies de grands célibataires. Ces hommes ont disparu, ces femmes sont là. Ces femmes doivent être le père et la mère à la fois, comme elles disent. Certaines y arrivent, certaines n’y arrivent pas. Celles que j’ai rencontrées n’y sont pas arrivées. Finalement qu’est-ce qui s’est passé : il y a un des enfants qui a pris dans la famille une place qui ne lui revient pas. C’est tout le phénomène des petits hommes de la maison qui arrivent dans les écoles, des petits caïds dans les quartiers qui deviennent des petits hommes de la maison, qui essaient de soumettre la famille à leur loi, des tout-puissants finalement et qui peu à peu ont de grande difficulté aussi d’émancipation de leur mère. Ils sont dans des rapports extrêmement serrés, extrêmement proches où il n’y a plus de tiers, comme d’ailleurs dans l’économie souterraine, ce sont des économies qui sont duelles et où profondément il n’y a plus d’arbitre, plus de tiers. Dans les familles avec lesquelles j’ai travaillé, les choses se passent de la même manière. Et puis il y a les frères et les sœurs qui observent, ils voient qu’il n’y a pas le juste partage de l’affection, qu’il y a une relation trop serrée. Finalement eux aussi développent de multiples conduites à risques, des conduites d’appel pour que se rétablisse l’équilibre, la justice. Ceux qui sont mis à des places qui ne leur reviennent pas, à savoir les petits hommes de la maison, ils vont ailleurs s’associer. Ils cherchent de l’émancipation et souvent les toxicomanies et les conduites à risques sont une manière d’apaiser les séparations violentes.

Puis il y a l’école et la première conséquence du désordre, pour ces jeunes, on le voit au niveau des enfants, c’est le refus d’apprendre. Ces jeunes ne s’intéressent plus à l’apprentissage, ne s’intéressent plus au monde. Finalement ils sont mis dans des processus de sélection scolaire d’autant plus fort et d’autant plus vite qu’ils sont dans des processus familiaux et des processus sociaux de petits hommes de la maison. On voit comment les écoles tentent de trouver des équilibres entre la culture de la rue qui a socialisé les adolescents et puis la culture dominante que, eux, sont censés transmettre.

J’ai juste lancé quelques questions parce que je pense qu’à travers la marge et ce qu’elle produit comme rapports sociaux, comme économie familiale, on peut interroger la mondialisation. C’est une manière de l’aborder et une manière aussi de se poser la question de son sens. Est-ce qu’elle ne nous mène pas profondément dans une impasse, au niveau même des processus de socialisation qu’elle produit et de ceux qu’elle met en péril ?

#### Michael Singleton

Merci beaucoup pour ce témoignage de chez nous. Personnellement avant d’être anthropologue, ce qui est mieux, dans une autre incarnation, je fus théologien. On m’a toujours dit que dans le royaume des cieux et même dans les mille ans sur terre il n’y aurait plus de mal physique et encore moins de mal moral. Je me demande si dans le post-développement il y aurait encore place pour le péché, même le tout-petit péché mignon. C’est un peu farfelu, mais je dis le développé, à la limite, il s’est compris et se comprend par rapport au sous-développé. Mais si dans le post développement il n’y a que des post développés, s’il ne traîne pas encore des ambidéveloppés, comme Bill Gates ou Bush ou s’il ne traîne pas encore des gens qui disent non au post développement, comment saura-t-on qu’on est post développé ?

### > Effets du développement dans un village Mosi du Burkina Faso

Pierre-Joseph Laurent (ethnologue et anthropologue à l’Université de Louvain)

J’ai entendu parler pas mal du darwinisme quand même ces deux jours-ci. J’ai quand même l’impression qu’on a falsifié en partie l’histoire. Je ne sais pas si vous vous rappelez ou si vous avez lu que dans les moments de grande extinction, ce sont globalement les plus faibles qui s’en sortent, c’est-à-dire que lorsque cela va très, très mal, ce sont les plus rusés, les plus petits qui s’en sortent. Il ne faut pas oublier cette histoire là, aujourd’hui le darwinisme n’est sans doute pas toujours et en toute circonstance la seule référence.

J’avais envie de vous amener dans mon autre chez moi, c’est-à-dire chez les Mossis du Burkina Faso, il y en a quelques-uns dans la salle, donc je fais gaffe à ce que je dis.

Globalement lorsque j'ai commencé à m'intéresser plus ou moins au développement, je n'avais pas de légitimité dans le village dans lequel j'enquêtai. Ils m'ont demandé d'écrire un projet de développement pour eux, un papier grigri comme ils disaient. Donc je me suis mis à écrire ce papier et en fait la plupart des gens m'ont fait une liste, ils m'ont dit "toi qui es vraiment très, très blanc", ça c'est une première chose, ils m'ont dit, « on voit que tu tiens toujours un papier, que ta tête tourne et que donc comme tu connais ce qu'ils ont dans la tête tu n'as qu'à faire ça toi-même, mais nous on veut manger un peu du développement aussi ». Comme j'avais un peu de légitimité comme ethnologue, je me suis dit la moindre des choses c'est d'essayer de rentrer en commerce avec eux. J'ai fait un premier papier sur une page de papier ministre, ils me dictaient « du haut de votre haute bienveillance, monsieur le chef de la coopération au développement, je voudrais une rustine, trois boulons pour mon vélo, une pirogue, etc. et puis s'il vous plaît surtout de l'argent pour chasser les sorciers qui nous embêtent parce qu'ils nous obligent à redistribuer entre nous et on vous assure que c'est vraiment très difficile ». En gros c'était ça ma découverte du développement. Puis le plus terrible c'est que j'ai réécrit après le papier parce que ça n'a pas marché. Donc ils m'ont dit, débrouille-toi avec tes frères et tes gens, récris un papier lourd, comme ils disent, pour que ça fonctionne. J'ai réécrit un papier lourd et je vous assure que mal m'en a pris, vu que globalement grâce à leur premier papier ils touchaient bon an, mal an, une centaine de mille francs CFA, c'est pas grand-chose. Mais figurez-vous que mon papier a été récrit. Il a fait mouche dans une ONG, puis ils ont, tout d'un coup, eu sur un compte 80 millions de francs CFA. Cela a été absolument abominable pour moi, voire pour eux aussi. Donc je vais vous amener rapidement en deux, trois mots là-dedans, dans la complexité assez inouïe de ce village.

Premier point, ce qui se passe ces dix dernières années c'est un moment très particulier d'une transition sans aucun doute d'anciens modes de sécurisation, de vivre ensemble populaire, basés à la fois sur la confiance dans la parenté et le consensus entre les lignages. Le tout c'est de comprendre est-ce qu'on peut arriver au mode de vivre ensemble propre à notre manière à nous, c'est-à-dire la concorde civile avec l'espace public, les affaires publiques, la pluralité, les espaces privés, les espaces publics. Je fais vraiment l'hypothèse que c'est extrêmement complexe, voire vertigineux de s'imaginer que ce soit pensable en quelques mois, voire en quelques années.

Cette transition m'amène à un deuxième point, deuxième mot, désolé mais je ne théorise pas, je donne juste les mots. En quelques années j'ai constaté une forme de modernité aujourd'hui totalement insécurisée. Aujourd'hui, de cette société que j'ai connue il y a une quinzaine d'années, j'en arrive à une société de la peur, une société de la violence où je me retrouve dans une sorte de gangrène de l'empilement des normes, c'est-à-dire que c'est comme si nous ne savions plus,

ou ils ne savent plus, à quel saint se vouer, littéralement parlant. Il existe en fait des normes coutumières, des normes religieuses, des normes importées par l'état, des normes liées aux coopérations, au développement et les uns et les autres tentent de se retrouver dans cette grande complexité. On en arrive donc à l'idée que l'insécurisation augmente ainsi que la peur, ainsi que la recherche de protection, on pourrait dire uniquement pour soi. On est dans un moment de crise sorcière. La sorcellerie est un moment de cette modernité ci, elle n'a rien à voir avec quelque chose d'ancien. C'est une sorcellerie de la sortie en fait de la société coutumière. Aujourd'hui tout se passe comme ci les laisser pour compte de l'ancien monde se sentaient, on pourrait dire, abandonnés par les gens qui ont réussi à économiser, à rentrer en capitalisme et que donc ils tentent d'atteindre par la sorcellerie ceux qui s'en sont sortis. Ceux qui s'en sont sortis ont très peur de la paysannerie, de plus en plus peur de ces masses paysannes qui les affectent. Donc les mouvements religieux qu'on observe aujourd'hui c'est dans cette mouvance là qu'il faut aller les chercher.

Point suivant, appel d'État, incontestablement un appel d'État. Ce sont les faibles qui appellent l'État, ce ne sont pas les forts. Les forts, on en parle depuis deux jours, c'est la rentabilité du capital en dehors des règles construites par les États. Je sens cet appel d'État dans les villages, par les mères, par les pères, c'est-à-dire une volonté en fait de se sortir de cette situation corrompue dans laquelle se joue un empilement de normes où plus personne ne se sent contraint, où chacun joue les normes de l'autre face aux siennes et donc chacun se retrouve dans une insécurité assez grande. Ici ce que l'on ne veut plus dans cet appel d'État, c'est une double mise à distance. Première mise à distance, ce sont les vieux habits, comme dirait mon collègue Niamba c'est à dire la société coutumière. Cette société là ils n'en veulent plus mais en même temps la société corrompue, la société de la ville en fait, apparaît comme une noirceur. Donc les gens se retrouvent dans une situation complexe.

Et alors, quatrième point, c'est que cette situation peut partir dans de multiples sens. Dans un sens, on pourrait dire plurivoque, dans un sens de plucité, cité dans le sens de ville plurielle, multiple. Bien entendu, on observe la naissance de cité de nature théocratique, les cités inspirées. Vous voyez ça à Touba ou bien dans plein d'autres endroits en Afrique et ailleurs, donc des cités où finalement on tente de se sortir de cet empilement de normes et d'une zone corrompue pour inventer une manière autre de vivre ensemble.

Autre cité, l'immense cité de la violence, c'est une rigidification des coutumes de ceux qui ont réussi à se maintenir là-dedans. On trouve des villes qui se mettent en œuvre sous cette rigidification. Autre cité, c'est la cité pluraliste, la cité par projet, la cité vertueuse que les occidentaux, entre autres, proposent, une cité civique, une cité industrielle pour reprendre les termes de Boltanski. Dans cette zone là de l'Afrique est-elle viable, est-elle tout simplement pensable? C'est une zone qui est quelque part un parcours

obligé pour les populations. Alors émerge dans cette circonstance là un personnage étrange que j'ai appelé très modestement le "big man" pour paraphraser des collègues. Le "big man" dans ces villes vertueuses émerge s'il est capable de se brancher sur des ressources et sur des rentes de la coopération ou du développement. A partir de là il irrigue des réseaux qui se sont transformés, d'anciens réseaux de protection qui étaient les zones de confiance de la parenté. Cette parenté se transforme, c'est devenu une parenté obligée. Cela n'a plus rien à voir avec les anciens réseaux, ce sont des gens qui vous sont collés, qui vous sont des obligés et en même temps dont vous dépendez. Ces "big men" on pourrait dire, irriguent à la fois des réseaux magico religieux, des réseaux politiques, des réseaux économiques. Et émergent évidemment dans ces cités vertueuses énormément de corruption et voire de réseaux maffieux.

Dans ces villes, la violence est de plus en plus grande mais pas forcément visible. Imaginez le champ de la coopération comme un grain de café. Vous voyez les deux sphères, les deux parties du grain de café avec un sillon au centre pour le dire comme ça. Alors ce sillon c'est, à mon avis, la zone d'impunité, c'est une zone où quelque part personne n'est capable vraiment d'imposer des règles, zone dans laquelle se situe la plupart des "big men" et dans laquelle une rente et une accumulation sont plausibles. Dans un entre-deux totalement

entretenu pour pouvoir jouer avec beaucoup de ruse de l'accumulation illicite. Mais ce sillon est aussi un miroir. C'est un miroir étrange qui permet de refléter un projet et le seul projet plausible, à mon avis, pour l'occident et pour les promoteurs de projet ce n'est que le sien. Donc il y a une impossibilité totale de réfléchir à la construction ou aux évolutions dramatiques et rapides des sociétés locales ou plurielles, bien entendu.

Première idée, c'est que ce miroir permet simplement de renvoyer le modèle de la cité vertueuse, cette cité produite dans les dossiers de projets de coopération pour simplement rentrer en dialogue et que le décaissement soit plausible. Si vous dites la complexité de la situation dans laquelle vous êtes, vous n'avez aucune chance de rentrer dans les critères et donc vous n'aurez rien. Donc s'il vous plaît, mimez au maximum le projet de celui qui a des ressources et ça marchera. Derrière le miroir se trouve incontestablement l'omerta, la loi du silence, c'est-à-dire que la société locale se tait, affiche constamment le consensus, à l'image de l'occident et donc l'image, le reflet que nous avons ce n'est que le reflet de nous-mêmes. On a comme une adhésion, on a l'image d'une adhésion mais cette adhésion n'est que rusée, à mon avis cette adhésion à l'occident n'est qu'une adhésion à l'image de l'occident et en aucun cas à son modèle.

## Débat

### Un intervenant

Je voudrais savoir ce que vous appelez exactement un mouvement religieux ethnique et je voudrais savoir aussi s'il y a une autonomisation des nouveaux mouvements religieux par rapport à leurs initiateurs missionnaires, est-ce qu'ils se démarquent dans d'autres directions, vers des objectifs plus politiques. Est-ce qu'il y a une tendance vers cette voie là ?

### Gilles Séraphin

Si j'ai utilisé l'expression mouvements religieux ethniques, j'ai dû faire une erreur. En fait il y a des églises indépendantes africaines, c'est peut-être à ça que vous faites allusion, surtout à Nairobi, à Douala il y en a quelques unes mais peu, alors qu'à Nairobi c'est à peu près un quart de la population qui sont dans ces églises indépendantes africaines. Parfois elles ont été fondées par

un prophète africain qui a eu une révélation, certaines ont essayé de reprendre certains traits traditionnels, d'autres sont très fondamentalistes. Elles peuvent être indépendantes et africaines mais elles ont été influencées par les mouvements fondamentalistes, notamment Nord-Américains.

Il y a un foisonnement des mouvements religieux. Il y a plusieurs églises qui sont arrivées mais il y en a partout qui émergent, encore plus à Nairobi qu'à Douala. Je citais le recensement de 1986, il y avait déjà 320 églises pentecôtistes et 330, ou l'inverse, églises indépendantes africaines. Ça foisonne toujours, il y a des scissions, un leader fonde sa nouvelle église et se réunit avec d'autres. Quand on parle de mouvements pentecôtistes, en fait, il faut voir que c'est une nébuleuse, ce n'est pas une église pentecôtiste, le point commun c'est d'être en

contact direct avec Dieu par le biais de l'esprit saint.

Quant à leur positionnement, soit elles ne s'occupent pas de politique, soit elles veulent influencer le politique sur des sujets moraux, par exemple sur la sexualité, le sida, etc. donc ce sont des mouvements qui sont en général d'une morale assez rigoureuse et ce ne sont pas des mouvements qui prêchent la révolte. Le salut ne peut venir que par l'individu, ça ne vient pas par le collectif. Ce ne sont pas des mouvements vraiment d'opposition politique, que ce soit à Douala ou Nairobi. En fait au niveau des religieux, aujourd'hui les églises qui s'opposent le plus au pouvoir sont les églises historiques, que ce soit le mouvement protestant ou l'église catholique.

### Un autre intervenant

Ce que vous nous dites semble aller

contre la crainte qu'on peut avoir d'uniformisation, d'occidentalisation du monde, mais néanmoins toutes ces nouvelles religions dans le cadre de l'Afrique gardent comme référent le christianisme, le protestantisme dont les socles culturels, historiques sont l'Europe ou l'Amérique du Nord. Quelle force et quelle place ont ces référents culturels historiques dans la représentation que peuvent se faire ces peuples du monde et de leur place dans le monde, du rôle qu'ils ont à jouer en tant qu'individus à part entière ?

### Gilles Séraphin

Je n'ai pas une solution en disant non le monde ne s'uniformise pas ou s'uniformise. Je crois qu'il y a les deux tendances. Effectivement on voit qu'il y a une très forte influence et notamment, je parlais des mouvements pentecôtistes, etc. par le biais des églises Nord-Américaines. Oui je pense qu'il y a une occidentalisation du monde, notamment par rapport au référentiel bien / mal qui s'est imposé à Nairobi, qui s'impose dans d'autres pays africains, il y a un exemple qui est bien étudié, c'est le Ghana, j'ai essayé d'aller un peu plus loin pour dire qu'effectivement il y a une occidentalisation mais il y a aussi une résistance de ces sociétés. Il y a une localisation de ce mouvement. Il y a des choses qui émergent. Les sociétés ne subissent pas les choses comme cela qui viennent de l'extérieur, elles sont fortement influencées mais elles retravaillent, elles reconstruisent et c'est plus ce travail de reconstruction perpétuelle qui m'intéresse à étudier.

### Un autre intervenant

C'est un peu le même sens pour ma question, l'aspect marchandisation des mouvements religieux. Si je me réfère au Brésil où j'ai pu voir les pauvres, ils n'ont pas beaucoup mais les mouvements religieux justement leur retirent le peu qu'ils ont.

### Un autre intervenant

Le bien et le mal, je ne pense pas que ce soit une spécificité chrétienne alors ça me surprend un peu.

### Gilles Séraphin

Certains de ces mouvements, notamment pentecôtistes, ont été accusés d'être un peu l'avant-garde des institutions de Bretten Woods et d'instaurer une sorte d'esprit capitaliste. C'est sûrement vrai dans le sens où l'individu s'affranchit un peu des liens communautaires par le biais des mouvements religieux donc il peut investir son argent dans ses modes de production, c'est un petit artisan, etc. ; il est plus affranchi des pressions communautaires donc cela influence cet esprit du capitalisme, l'esprit d'entreprise. A Nairobi c'est sûrement vrai, tandis qu'à Douala, l'ethnie majoritaire Bamiléké avait bien avant que le christianisme n'arrive. cet esprit d'entreprise. Il y a l'esprit d'entreprise dans les deux villes mais ce n'est peut-être pas automatiquement dû à l'influence de la religion. Au-delà il y a aussi tout le business qui se fait autour des ONGs, notamment religieuses, et il y a aussi ces réseaux qui se font et effectivement il y a des mouvements religieux qui vivent même très bien. Dans certains, il y a aussi la dîme qui est prélevée, il faut donner 10% de ses revenus et 10% de ses revenus quand on n'a pas grand-chose, c'est beaucoup. Mais si les gens adhèrent à ces mouvements c'est qu'ils trouvent quelque chose et c'est justement cette recherche de sérénité, de guérison, de protection aussi qui est très importante.

La distinction bien / mal effectivement n'est pas une distinction que chrétienne mais elle pénètre et devient vraiment une opposition morale très influente et notamment à Nairobi ou au Ghana par le biais des religions chrétiennes. C'est toujours la lutte contre les forces du mal, on a entendu ça dans d'autres contextes avec le diable, il y a le chiffre de la bête, il y a beaucoup de références bibliques et aussi millénaristes par rapport à la fin du monde, etc.

### Michael Singleton

Moi je crois qu'effectivement quand la situation devient apocalyptique on a une tendance à dualiser, peu importe sa religion explicite, il se fait que nos deux

intervenants se situent dans le contexte chrétien, mais si vous pensez aux phalanges en Chine ou ce qui se passe au Gujarat en Inde actuellement ou dans d'autres coins de l'Afrique c'est au sein même de l'Islam qu'il y a ce foisonnement et ces préoccupations qui nous interpellent parce que nous avons un paradigme, satisfaire les besoins naturels et puis le surnaturel c'est le supplément. Ailleurs c'est presque le contraire qui se réalise. On se précipite vers la satisfaction des besoins qui nous paraissent supplémentaires, secondaires et superficiels et c'est le besoin naturel qui se satisfait en supplément. C'est assez paradoxal à ce niveau là.

### Une autre intervenante

Oui je voulais dire qu'on peut faire pousser des pommes de terre en altitude, en Bolivie ils font ça très bien et je ne doute pas que les Hollandais y parviennent et payent la mafia pour pouvoir travailler.

### Anne-Marie Vuilleminot

Je ne doute pas qu'on puisse cultiver de la patate à 3000 m d'altitude mais dans ce cas particulier géographique, c'est une aberration totale, d'autant plus qu'ils ont à leur disposition des kilomètres de steppe qui ont d'ailleurs déjà dans d'autre temps été irrigués de manière complètement anarchique par les soviétiques. On connaît tous le drame de la Mer d'Aral, qui est au Kazakhstan, c'est un des plus grands drame écologique contemporain. Pour rappeler quelques chiffres encore une fois, 70 % de la population autour de l'ex Mer d'Aral, c'est-à-dire du mini lac qui reste, est atteinte de cancer œsophagien.

Là aussi les bergers ont été complètement sacrifiés, non seulement leurs pâturages se sont vus petit à petit désertifiés mais en plus ils ont subi la pollution des sols, donc le lait maternel n'est plus buvable et des tonnes d'autres exemples que l'on connaît bien. Je n'ai pas non plus insisté sur la situation nucléaire dramatique du Kazakhstan. Le Kazakhstan est la poubelle nucléaire de l'ex Union

Soviétique. Ils avaient 5 polygones nucléaires à ciel ouvert en ex Union Soviétique. Ils ont fait, et ça ce sont des choses que l'on connaît peu, des expériences nucléaires, à ciel ouvert encore une fois, en laissant des populations témoins dans les villages, donc en déplaçant des populations d'un village et pas les autres pour de voir. On a petit à petit des archives du KGB qui sortent avec ça. C'est édifiant, c'est terrifiant vraiment, c'est-à-dire qu'on a utilisé ces bergers absolument comme des animaux de laboratoire.

#### Un autre intervenant

Oui, vous avez évoqué le rôle de la mafia en compétition entre guillemets par rapport à des regroupements ou des mafias traditionnelles locales que vous citez. Est-ce que vous avez d'autres exemples où il y aurait eu au contraire réussite des échanges premiers par rapport à la mafia, indépendamment de votre terrain.

#### Anne-Marie Vuillemenot

Il y a des tonnes d'exemples mais qui sont surtout liés en fait aux grands trusts qui ont accepté de payer. C'est-à-dire que si Elf Aquitaine, je cite Elf mais les Américains ou Shell c'est la même chose, ont aujourd'hui des terrains d'exploitation pétrolière au Kazakhstan c'est parce qu'ils paient 25 % à la mafia. Ce sont des choses qui sont excessivement courantes. Dans des exemples de petits projets plus locaux, j'ai rencontré un Anglais qui travaillait au nord du Kazakhstan à la frontière sibérienne et qui récoltait des vessies et autres viscères de moutons pour les cosmétiques anglais. Là aussi en fait il payait son dû à la mafia régulièrement. Cela ne semblait pas lui poser de problème de conscience majeur.

#### Un autre intervenant

Travaillant, par contre, pas dans le domaine des entreprises mais dans celui des ONG, j'ai un peu plus de mal, je travaille aussi en Europe de l'Est avec des populations Rom, tziganes et on se rend compte que la mafia ce sont les repré-

sentants des ONG qui détournent l'argent de l'Union Européenne, il n'y a aucun contrôle de tout cet argent et les premiers lésés c'est réellement les populations tziganes qui sont à la base. On se rend compte que tous ces représentants d'ONG sont complètement véreux, c'est là que j'ai un problème. Je veux bien comprendre en effet que Elf va payer 25 % mais que l'Union Européenne laisse faire ça, moi ça me pose plus de problème ça va dans le même sens de bonne conscience et de justification par rapport à tout le reste, on fait du développement, mais bon...

#### Anne-Marie Vuillemenot

Je ne suis pas politologue, mais je crois qu'on ne s'est pas du tout positionné au moment de la chute du mur de Berlin, tout le monde a attendu et l'Occident a attendu. A force d'attendre on a laissé un certain nombre de situations se mettre en place là-bas et maintenant on est complètement dépassé comme les populations locales le sont aussi. Encore une fois quand on rentre dans une logique de tout s'achète donc tout se vend, on ne sait pas où s'arrêtent les choses. On parle souvent de trafic d'organes... J'ai assisté à des choses édifiantes, je ne suis pas ici, encore une fois, pour étaler des monstruosité mais au moment où j'étais au Kazakhstan, je crois que c'était en 97 ou quelque chose comme ça, il y avait un trafic de placenta qui s'était mis en place, c'était terrifiant, on retrouvait des cadavres de femmes éventrées un peu partout et des bébés à maturité en train de mourir dans le froid à côté de la femme qui avait été éventrée, on avait arraché le placenta. Cela paraissait dans les journaux tous les jours, c'était incroyable, ce sont des informations qui ne passent pas ici, c'est-à-dire que quand on rentre dans l'inhumanité, dans le système qui ne fait plus sens pour personne, où encore une fois même la marge ne fait plus sens, on ne peut même plus être marginal comme on a envie d'être marginal. On est obligé d'être marginal dans la norme, c'est-à-dire d'entrer dans la paupérisation et alors effective-

ment c'est la porte ouverte au tout et n'importe quoi et on n'a pratiquement aucun moyen d'action là-dessus. Mais oui toutes les couches de la société sont concernées, bien sûr. D'une certaine manière le cinéma kazakh contemporain néoréaliste témoigne pas mal de ça. Je sais qu'il y a toute une série de films kazakhs qui ont été projetés à Paris dans un certain nombre de cinémas et qui témoignent de cette espèce de désespérance, on est au milieu de nulle part, c'est un no man's land qui s'est instauré et on ne sait plus du tout par quel bout prendre les choses.

#### Mireille Dupuis

Merci de parler de trafic d'organes. Ma spécialité est la petite enfance et en même temps je suis rattachée à l'Etablissement Français des Greffes. C'est un établissement français, on va dire très propre. L'Etablissement Français des Greffes est vraiment nickel, sauf que l'année dernière d'éminents sociologues, lorsque nous avons évoqué le trafic d'organes, sont intervenus en traitant ce trafic en terme de rumeurs. Je voulais aussi simplement faire trois remarques.

A propos d'abord de l'échelle. Nous sommes à une échelle effectivement distendue entre le particularisme et l'universalisme. Il n'y a plus « d'entre deux », c'est-à-dire les paroles d'un individu, d'une personne peuvent avoir de très grandes répercussions face à quelque chose qui par ailleurs devient de plus en plus informel et cet entre-deux qui nous manque, vous l'avez très bien dit, très bien formulé les uns et les autres, c'est bien sûr le communautaire, c'est bien sûr la négociation, c'est-à-dire le frottement, plus de négociation possible donc plus de frottement et puis la solidarité, de totale à moyenne, elle est devenue considérablement légère et c'est vrai que c'est dans ce grand écart dans lequel nous sommes.

Deuxième point, Madame, quand vous évoquez le rat dans une cage électrifiée, je vous dirais que malheureusement nous connaissons bien les effets de ces cages, de ces absences de décisions



et de repères, ça porte un nom, parce que quelque fois les choses deviennent innommables et d'autre fois la science s'arrange pour donner des noms, ça s'appelle la résignation apprise. C'est quand on ne sait plus quoi faire, quand on a été électrocuté, électrocuté de partout, on ne prend pas les bonnes décisions. Malgré tout, ce qui m'épate et je vous pose à vous tous la question et aussi à la salle où il y a des personnes ressources, est-ce que tous les comportements deviennent mauvais ou bien, malgré le contextes de résignation apprise y a-t-il encore des comportements justes et sait-on encore trouver les bonnes réponses ? Pour ma part j'ai constaté que oui.

Enfin dernier point, vous parliez de la dette, je dirais une autre dette. Bien sûr qu'il n'existe jamais une communauté sans dette, vous le savez très bien, vous êtes issus de famille ou de communautés vis-à-vis desquelles vous êtes tous et nous sommes tous dans trois situations : la reconnaissance, la rancune ou la dette, sauf que cette dette aujourd'hui n'est plus de l'ordre symbolique, n'est plus de l'ordre du service et du comportement mais qu'elle est devenue monnayable, qu'elle est malheureusement sonnante et surtout terriblement trébuchante.

### Un autre intervenant

Oui j'ai beaucoup aimé l'introduction que vous avez faite sur cette possibilité que les kazakhs ont de s'inscrire dans les mondes supérieurs et les mondes inférieurs, c'est-à-dire toute cette négociation qui est nécessaire pour eux pour exister et que je crois qu'en fin de compte, l'occidental est celui qui a une relation complètement autre à son environnement qui est un environnement de domination et ça depuis son origine. Chaque fois que l'occidental se trouve confronté à un problème il a immédiatement la solution. Il va y avoir des dégâts par ailleurs qui vont être énormes mais le danger de l'occidental c'est son efficacité. Hier il y avait quelqu'un qui disait : mais par rapport aux 800 millions de personnes qui sont au-dessous du seuil de pauvreté, qu'est-ce qu'on fait, moi je répondrais que dans

la globalisation de ces problèmes on se retrouve confronté à notre réalité d'impuissance et de démobilitation. Ce que je voudrais dire, pour le vivre actuellement, je suis à la retraite mais j'ai quand même des engagements, cette réalité de dépossession des gens de leur destin, elle existe ailleurs, elle existe également chez nous, elle est peut-être moins visible, beaucoup plus culpabilisée puisqu'elle nous intéresse directement mais je crois qu'on est dans la même logique, c'est-à-dire ce n'est pas la peine d'aller chercher les 800 millions de personnes qui sont dans la merde, ils sont chez nous à côté.

### Anne-Marie Vuillemenot

Pour peut-être enchaîner rapidement sur ce que vous venez de dire, je crois qu'effectivement malheureusement les bergers kazakhs n'ont pas cette primauté d'être les seuls à être dans une situation aussi dramatique, ça c'est très clair. Je vais peut-être essayer de répondre rapidement à tout ce que vous nous avez dit avec une logique la plus kazakh possible, c'est-à-dire ma spécialité n'est pas nos sociétés ici, même si je suis issue d'ici. Je n'ai pas la prétention non plus de dire que je suis en train de devenir kazakh et que je suis une femme kazakh parce que j'ai entendu des choses édifiantes hier donc j'aimerais me positionner très clairement, d'accord ?

Quand vous dites qu'il n'y a plus d'entre deux c'est d'autant plus vrai au Kazakhstan que dans cette logique traditionnelle coutumière, justement tout se joue dans l'entre deux. J'ai parlé très très rapidement de cet axe des mondes et des différents mondes, je n'ai pas parlé de ces deux personnes essentielles qui sont les garantes de ces équilibres, d'un côté le chaman et de l'autre la belle-fille. Ces deux personnes, à la fois dans l'espace rituel, qui est l'espace du chaman bien sûr et dans l'espace quotidien, qui est l'espace de la belle-fille, ces deux personnes sont en charge en permanence dans leurs actes et dans leur mode d'être au monde de la garantie de ces équilibres. Bien évidemment, ce n'est pas ici le lieu pour commencer à vous parler de

l'état du chamanisme au Kazakhstan, bien sûr il y a de plus en plus de chamans et de néo-chamans qui sont présents mais qui avec beaucoup de difficulté arrivent à maintenir cet entre-deux. La belle-fille, quant à elle, en perdant sa yourte parce que c'est elle en fait qui est en charge de la yourte, a effectivement perdu tout à fait son lieu d'entre-deux.

Le communautaire dans cette société pluri ethnique, le communautaire était un communautaire pluri ethniques et là aussi je voudrais bien insister sur ce fait là parce qu'on a tendance à nous faire croire que la plupart des guerres qui se déroulent en Asie Centrale sont des guerres ethniques. Je voudrais quand même mettre le doigt sur le fait que, au moment des indépendances, toutes ces ethnies, bon an, mal an, vivaient excessivement bien ensemble. Cela ne posait pas de problème majeur. On était tous de citoyenneté soviétique et tous de nationalité Kirghize, Kazakh, Ouzbek, Turkmène ou autres et en effet, dans les villages, c'est le lieu que je connais le mieux mais j'ai pu assister à ce genre de chose en ville aussi, finalement la solidarité, la négociation et le communautaire se vivaient de manière vraiment inter ethnique, c'est-à-dire que quand on tuait un mouton et que la voisine russe qui était seule et sans enfant avait besoin de viande, on allait lui porter un morceau de viande, sans faire attention au fait qu'elle était Kazakh ou pas. Aujourd'hui cette solidarité et ce communautaire potentiels ont petit à petit disparu, tout simplement parce qu'on ne possède plus de mouton à partager et que quand on arrive à payer pour un morceau de viande, souvent il ne suffit pas à nourrir la famille qu'on a déjà à la maison.

La résignation apprise et le comportement juste, j'avais tout une part de mon intervention aujourd'hui qui parlait plus en profondeur de ces bergers avec lesquels j'ai vécu et que j'ai laissée tomber, tout simplement par faute de temps et peut-être parce que ce n'est pas le lieu, mais je peux dire qu'effectivement j'ai eu la chance d'être avec ce que j'appelle des justes, c'est-à-dire des gens en équi-

libre à la fois dans leur milieu, dans leur famille, dans leur lignage et dans leur société et en équilibre écologique aussi, j'insiste là-dessus. Je ne vais pas vous parler des chasses et du reste mais il est clair que ces gens vivaient un équilibre écologique très fonctionnel à la fois dans les montagnes et dans les steppes, c'est-à-dire sans déchets plastiques et autres qui sont apparus avec les marchés et le reste. On n'allait pas au marché avec un sac plastique, maintenant tout le monde se ballade avec des sacs plastique, ça se vend relativement cher. Si vous avez envie de faire fortune, rassemblez les sacs des supermarchés ici, allez les vendre sur les marchés d'Asie Centrale, vous allez ramasser beaucoup d'argent, c'est quelque chose de délirant mais ces sacs plastique se retrouvent à traîner dans la steppe.

Oui, ce sont au départ des justes, qui sont dans une explosion de repères mais pour ceux que je connais et qui survivent encore aujourd'hui, qui restent dans la justesse de leur devenir et de leur avenir, qui sont dans une recherche du plus d'équilibre possible.

Je n'ai pas parlé non plus de ceux qui ont complètement basculé, c'est-à-dire qu'en l'espace de trois ans, j'ai assisté à un taux de suicides parmi les hommes qui est pharamineux, quelque chose d'absolument épouvantable, dans le sens ou n'ayant plus de lieu, tout simplement cela n'avait plus de sens de vivre. Je parle des hommes jeunes qui étaient bergers mais j'ai assisté aussi à des suicides collectifs de personnes âgées. Dans les villages pluri-ethniques où ils étaient plus ou moins présents entre les transhumances, il y a 5 babouchkas, 5 grands-mères, chacune d'une ethnie différente, qui se sont un jour prises par la main et qui sont rentrées ensemble dans le lac du village, on n'a pas réussi à les sauver parce qu'on s'en est rendu compte trop tard. Ce type de comportement extrême et plus que désespéré, dans la désespérance absolue, est quelque chose d'excessivement fréquent.

#### Peter Hesse

Je suis allemand. Ce que vous avez décrit est un exemple parfait de micro conclusions, je vais inventer ce mot, que le développement qui est certainement fautif dans beaucoup d'endroits dans le monde, d'une façon peut-être pas identique mais comparable, parce qu'il y a manque d'ethnologues. C'est une chose qui est depuis longtemps nécessaire dans le développement d'avoir plus d'ethnologues. C'est en même temps symbolique pour le problème de toute cette conférence. Le fait qu'il y ait des problèmes dans le monde, dans ce que les gens appellent le développement, leur permet de jeter tout à la poubelle, y compris tout ce qui marche et qui doit marcher. On pourrait plutôt voir les problèmes, qui existent et qui sont bien montrés ici, comme un challenge. Moi je trouve qu'il y a tellement de mauvaises directions dans ce qu'on appelle le développement des finances et de l'industrie, et je suis industriel moi-même en même temps alors je dis ça avec bonne conscience parce que c'est un fait. Mais je me défends vigoureusement contre le fait d'essayer de mettre tout le développement à la poubelle. Il faut évidemment définir les mots, d'abord le développement c'est un fait qui existe. Tout se développe. Tout dans le micro et macro cosmos est en permanence en train de se développer. Nous les hommes, sur le plan international, nous mettons une mauvaise direction dans certains développements. C'est à voir et à corriger. Mais qu'est-ce qu'il se passe avec les **décalages** grandissants dans le monde, avec la différence qui s'accroît entre ceux qui ont, qui peuvent, qui savent et ceux qui n'ont pas de chance d'avoir, d'apprendre, de devenir. C'est incroyable, ce n'est pas possible. La grande majorité du monde n'est pas ici dans la conférence et ceux qui utilise mes arguments, à savoir lutter contre ce qui ne marche pas, mais promouvoir ce qui essaye d'être mieux, ne sont même pas acceptés à la conférence

Les gens comme moi ne sont pas invités mais je viens quand même parce

que ce n'est pas acceptable. Je suis d'accord avec la tendance générale qui se montre maintenant à Porto Alegre, où j'étais comme membre d'un parti conservateur, je vous choque encore plus en disant ça mais c'est la vérité et j'y tiens, dans un parti en Allemagne, pas en France, pas besoin de vous inquiéter. A Porto Alegre j'ai beaucoup appris, c'est une tendance formidable. Il y a des gens dans tout le monde qui se cassent la tête, je crois que c'est du bon français n'est-ce pas, pour trouver des solutions. Mais en même temps tout jeter à la poubelle, je crois que c'est un mauvais signal pour la politique parce qu'il y a beaucoup de gens qui ne veulent pas dépenser pour améliorer le monde, qui cherchent des arguments comme ça. Je crois que c'est même un peu du chauvinisme de ceux qui vivent bien. De ça il faut prendre garde. Il faudrait plutôt travailler avec ceux qui ont des idées, qui ont vraiment le cœur ouvert, avec les ethnologues, en détail, avec ce qu'on appelle, je ne sais si ce mot existe en français, subsidiarity principles, le principe de subsidiarité. Il ne faut jamais régler en haut ce qui peut l'être en bas. Si on prend ça au sérieux, on arrive à régler beaucoup en bas et à résoudre d'après les situations, régionales, locales, familiales. Mais il y a aussi des problèmes dans le monde, si vous pensez à l'environnement en général, l'atmosphère, qui ne peuvent pas être résolus au village. Il faut quelque chose comme les Nations Unies, s'ils n'existaient pas ils devraient être inventés mais évidemment mieux fonctionner que maintenant. Ceux qui s'intéressent à comment les "Nations Unies" pourraient être, j'ai un petit papier là-dessus, c'est très personnel mais c'est venu de mon cœur, il fallait le dire parce que je n'étais pas invité mais je suis quand même là.

#### Michael Singleton

C'est bien parce qu'il faut une brebis noire pour que les brebis blanches se reconnaissent comme plus blanc que blanc.

**Un intervenant**

Je voudrais répondre à ce monsieur bien que je ne sois pas du tout un white sheep.

D'abord tout se développe, mais non il y a des choses qui ne se développent pas. Michael nous a dit, je crois avant-hier, que dans l'art on ne peut pas parler de développement, voilà une chose qui ne se développe pas. Je sais aussi que dans Mein Kampf, excusez-moi de citer cet abominable livre, Hitler disait les vagues de la mer écrasent les bateaux, les montagnes s'écroulent, pourquoi est-ce que l'homme échapperait à cette loi de la force ? Effectivement on pourrait dire la même chose du développement si tout se développe, l'homme échapperait à cette loi de la croissance et de la concurrence darwinnienne. Il faut affirmer avec quelques personnes pleines de foi que l'homme doit résister avec force et puis c'est tout ! Et moi j'étais tellement sensible, bouleversé par ce qu'a dit cette dame sur ces crimes que je me dis : ou bien nous regardons effectivement ce qui marche ou bien nous regardons ce qui ne marche pas et nous sommes décidés à dire non à ce qui ne marche pas. Nous n'avons peut-être pas assez de notre vie pour résister à ce qui ne marche pas. Personnellement j'ai plutôt choisi ce parti de résister et d'ouvrir les yeux sur ce qui ne marche pas. Il y a beaucoup de choses encore qui m'échappent dans ce domaine là.

**Une autre intervenante**

Je voudrais dire, à propos du premier intervenant, à quel point on est formaté dans nos esprits pour dire que le développement c'est inéluctable, c'est comme la pluie. Or pas du tout, c'est parce qu'on est formé pour penser comme ça. Je disais hier que c'était aussi dû à nos traditions. La pensée judéo-chrétienne, l'homme peut disposer de la terre, il peut tout faire avec. A côté de ça effectivement une pensée animiste va situer l'homme différemment dans la nature au milieu des autres espèces et au milieu des autres forces naturelles. Non tout n'évolue pas, monsieur a raison, non

tout n'évolue pas, il y a des coutumes qui sont là depuis longtemps effectivement, des gens en parleraient mieux que moi, et depuis des millénaires et qui étaient très bien là comme ça. Notre pensée occidentale nous amène à modifier tout, mais de quel droit ? On fait plus de dégâts qu'autre chose et je crois qu'effectivement maintenant on est incapable de dire ce qui va marcher ou pas. L'enfer est pavé de bonnes intentions mais en attendant on fait énormément de dégâts avec les meilleures intentions du monde. Il faut peut-être se méfier aussi maintenant de nos bonnes intentions. Non personne n'est capable de dire ce qui va marcher ou pas alors il faut être prudent, par principe de précaution.

**Un autre intervenant**

Vous avez dit que les pères partaient, je reviens à votre débat, vous disiez que les pères étaient absents dans les familles. J'aimerais savoir pourquoi, parce que je pense que la réponse amène déjà un peu la solution à tous ces problèmes.

**Pascale Jamouille**

On est dans la marge mais on est aussi dans les familles en crise, donc ce n'est pas toutes les familles. Je ne veux pas dire que les pères sont absents partout, par exemple dans la classe moyenne, il y a les nouveaux pères, les gens se bricolent des identités. Donc je remplace le cadre où les pères ont disparus du décor. Où est-ce qu'ils sont ? Justement je voudrais bien le savoir, moi. Je sais qu'il y a eu des guerres énormes sur le plan du couple dans les familles où j'ai travaillé. Certains ont été vraiment complètement désespérés de voir les systèmes de pouvoirs patriarcaux qui se cassaient la figure dans les familles, de voir ces femmes qui revendiquaient d'autres modes de vie, d'autres styles de vie. Ils se sont rigidifiés avec énormément de violence, cette violence est apparue dans mes quartiers mais quand on lit d'autres bouquins, par exemple à New York on retrouve les mêmes processus de violence comme si quand la famille patriar-

cale allait trop vite et que les gens n'arrivaient pas à se bricoler du sens autrement, ça devenait vraiment des univers de violence importants. Parfois il y a eu des pères, je présume (c'est ma prochaine enquête, il ne faut pas avoir trop de chose dans la tête avant d'avoir rencontré les gens) mais je présume qu'il y a une vulnérabilité très, très importante des hommes qui n'ont plus un statut de travailleur dans mes quartiers où qui sont dans l'économie souterraine parce que c'est une économie pleine d'accélération avec plein de moments où on est au top et puis on est plus rien après, on tombe en prison. Vous voyez un peu les modes de vie extrêmement chaotiques. Donc je fais l'hypothèse qu'il y a une partie de ces pères qui ne pensent plus qu'ils puissent apporter quoi que ce soit à leurs mômes et qu'autant essayer de laisser les femmes se débrouiller seules. Voilà j'ai des hypothèses par rapport à tout ça. Mais ce qui est sûr, c'est que les adolescents mettent les familles en crise, ça c'est clair et que ces familles commencent à bouger.

C'est sûr qu'il y a aussi quand même des hommes dans ces familles. Il y a quelque chose qui est en train de se construire. Ces femmes arrivent parfois à faire la paix avec des amis. Par exemple quand elles se rebricolent du sens dans des groupes, par exemple des groupes religieux, ou les cagnottes ou les gunes chez les turcs, enfin quand elles se rebricolent du sens autour de support communautaire et qu'elles l'investissent ; elles ont des amitiés là. Et au moment où leur famille évolue et que les conduites à risques de leurs mômes diminuent, à ces moments là elles font revenir les hommes dans leurs univers mais sous une forme plus pacifiée, c'est un ami de toujours, c'est mon frère.

**Un autre intervenant**

Pour revenir un petit peu sur le thème de l'atelier tel qu'il est annoncé dans le programme, vous avez dit tout à l'heure que ces jeunes se construisaient des codes de conduite dans l'économie souterraine qui étaient très proches des

valeurs de l'économie de marché et qui étaient très loin des valeurs des travailleurs sociaux et très loin aussi, à la limite, des nôtres. La question que je pose c'est : quel regard ils portent, quelle représentation ils se font de ces valeurs, de leur universalisation possible, de leur durabilité. Quel « potentiel de changement » il y a du côté de ces jeunes là et du côté du fait qu'ils adoptent ces valeurs qui leur sont imposées par un modèle culturel et qui, en fin de compte, arrivent quand même à les détruire, soit eux directement, soit leurs familles, soit leurs camarades, leurs copains qui n'arrivent pas à s'y conformer, n'arrivent pas à devenir les plus forts, n'arrivent pas à rentrer dans le business et tombent dans la toxicomanie ou dans la grande délinquance. En fait, quelle marge de changement, de progrès il y a avec ces jeunes là, avec ces populations sur ces valeurs de l'économie de marché dont on voit qu'elles sont les base du modèle de développement et que c'est ce modèle de développement qui pose des gros problèmes aujourd'hui ?

#### **Pascale Jamouille**

Je pense qu'ils poussent au plus loin, donc vraiment ils nous poussent loin dans l'individualisme post moderne. Pour vous donner un exemple dans la génération précédente, on ne se balançait pas entre soi. Dans cette génération ci de la jeunesse, donc les 15 – 17 ans, on se balance. Vraiment c'est l'histoire, ils nous poussent vraiment de plus en plus vers la compétition, vers un monde de compétition parce qu'il s'agit de s'arracher à la cité. Vraiment ils sont dans la force de caractère comme ils disent. Oui il y a des caractères forts, donc il faut prouver qu'on a un caractère fort, donc on s'essaie sur toutes les conduites à risques pour, par la pratique, se mettre à l'épreuve. "La came est dangereuse, l'héroïne est dangereuse mais moi je vais la maîtriser et je m'essaie sur l'héroïne".

C'est dangereux de verser loin dans l'illégalité, "je m'essaie et j'ai le kik", c'est-à-dire je montre devant les autres que je maîtrise la peur et je fais

l'Américain. Vous voyez, ils nous poussent, ils sont vraiment le miroir de ce que nous leur proposons. Ils sont comme dans la pub, la pub nous propose ça. Voilà ce dans quoi ils sont. Mais à un moment donné de leur vie, ils sont dans une impasse, on ne tient plus dans ce genre de système. D'ailleurs parfois je me demande si notre monde ne va pas aboutir à une impasse à nous pousser aussi loin. Eux ils vivent en micro ce que peut être notre monde va vivre.

Alors qu'est-ce qu'il y a moyen de faire avec ces jeunes là ? Déjà il faut aller vers eux, il faut développer tout un travail de proximité et se mêler à leurs pratiques ; évidemment les valeurs de ces jeunes sont incontournables, si on a quelque chose à leur proposer, c'est à travers ces valeurs, par exemple à travers la micro entreprise, à travers tout ce qui est les politiques de dépassement de soi, comme les sports à risque, des tas d'éléments comme ça. Il faut partir de leurs systèmes de valeurs pour les capter et reprendre place en tant qu'adultes dans leur socialisation.

#### **Une autre intervenante**

Nulle part je n'ai entendu parler de la communication écrite ou de la communication orale.

#### **Pierre-Joseph Laurent**

Je ne sais pas tout-à-fait ce que vous voulez amener par-là. Bien entendu en 10 minutes ce n'est pas simple. La communication par l'écrit c'est globalement l'histoire du blanc, pour le dire comme ça. Dans les villages où je travaille c'est impensable, donc cela se passe par l'oralité, évidemment. Il y a une déqualification d'office lorsqu'on impose l'argumentation par écrit. Avec une série de critères, forcément vous déqualifiez les populations cibles, pour utiliser un mot abominable.

#### **Un autre intervenant**

J'ai eu l'impression, quand vous avez commencé à parler de l'Afrique, qu'il y avait comme un petit sentiment d'attendrissement. On parle aussi du bricolage

des Africains qui sont capables, ils ont leurs traditions, si on les laisse tranquille ils trouveront eux-mêmes. Chez nous vous avez parlé, en fin de compte, d'économie souterraine et d'économie parallèle. J'ai l'impression qu'en effet c'est une partie de notre Afrique qui est là et j'aimerais savoir, par rapport à ce miroir que les pays en voie de développement nous renvoient, que nos jeunes de nos cités nous renvoient, est-ce que justement par rapport à ce retour, on laisse chacun faire de son côté. J'aimerais savoir par rapport à votre expérience en Belgique et justement par rapport à ce sentiment que l'on a de l'Afrique, que fait-on de notre Afrique chez nous ?

En résumé, on parle d'économie souterraine chez nous avec des jeunes qui veulent s'en sortir et qui ont trouvé une autre manière de réagir et quand on parle de l'Afrique on dit, « ils ont leurs propres bricolages et leurs propres traditions ».

#### **Un autre intervenant**

J'ai un élément de tentative de réponse. Je crois qu'aujourd'hui la mondialisation se traduit par le Nord qui est au Sud et le Sud qui est au Nord. La coupure Nord-Sud a changé de nature le jour où le concept de développement est devenu obsolète. Cela remonte déjà à quelques années, on en reparlera demain pour la mise en bière ou pas. Néanmoins, ce que disait la collègue Belge en terme d'exclusion et de production d'exclusion, l'exclusion ce n'est pas seulement un discours électoral pour campagne présidentielle, l'exclusion c'est un processus avec des procédures, l'exclusion planétaire et l'exclusion urbaine sont de même nature, c'est des changements d'échelle. La globalisation c'est une machine à éjecter, c'est comme une centrifugeuse, ça largue à l'extérieur et ça prend à l'intérieur des gens dans des fictions de centralité et puis le jour où ils ne servent plus on les balance à l'extérieur à nouveau. C'est-à-dire que c'est un flux permanent qui aspire ceux que les néo libéraux appellent les gagnants de manière caricaturale et passablement débile et ensuite ça les éjecte à l'exté-

rieur. Je pense qu'il faut réfléchir, et c'est un élément de réponse à l'Afrique chez nous. Les gens exclus, les banlieues en sont le symbole mais il y a des exclusions qui se situent ailleurs, ce sont les exclusions qui sont les plus exploitées politiquement en terme de sécurité, les exclusions de périphérie, mais la notion de périphérie elle est partout, la mondialisation est une machine à faire de la périphérie et de l'éjection. A partir de là il est bien évident que le Nord est dans le Sud et le Sud est dans le Nord. Il est encore plus dans le Sud et dans le Nord mêlés que vous savez très bien qu'aux bordures de l'espace Schengen une foule de candidats à la migration attendent et sont traités comme chacun sait. Il y a une sorte d'imbrication et on continue de gérer la fiction que le Sud et le

Nord sont séparés mais la mondialisation les emboîte l'un dans l'autre avec tous les effets pervers que nous avons évoqués.

#### **Pierre-Joseph Laurent**

Merci beaucoup, j'ai en plus eu le temps de réfléchir. Globalement dans ce à quoi je pousse les collègues ou les gens avec qui je boulotte, c'est actuellement dans des zones, excusez-moi d'être un peu trivial, non touchées par la coopération. C'est très intéressant d'aller aussi là-dedans, de voir les manières dont les populations, les groupes de personnes s'organisent. J'en veux pour preuves deux groupes qui, pour le moment, sont ceux dans lesquels nous investissons. Ce sont les ceintures de maraîchages autour des villes moyennes et tous ces périmètres qui se mettent en œuvre pour alimenter

les populations urbaines. Des paysans qui se retrouvent dans une situation de devoir produire de manière tout à fait différente, une zone de culture beaucoup plus intensive où des nouvelles règles de vivre ensemble, des nouvelles zones de création d'une confiance, de négociation se trament et se mettent en œuvre. C'est passionnant de voir que des pouvoirs, des contre-pouvoirs existent, que des sociétés et micro sociétés se reconstruisent.

Autre domaine, c'est une autre partie de mes travaux, les nouveaux mouvements religieux qui sont des lieux aussi d'invention de *modus-videndi*, de vivre ensemble, d'apaisement des relations à l'autre qui ne sont pas du tout à sous-estimer dans la création d'un ailleurs, d'un au-delà du développement. •